

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

### Instruction.

### Toilette des Dames Romaines.

Les costumes nationaux et les variations que le caprice leur a fait subir paraissent un bien frivole sujet d'observation ; cependant ce sujet n'intéresse pas seulement les peintres et les artistes dramatiques ; les moralistes s'en sont occupés, parce qu'ils ont remarqué que la corruption du goût est aussi une conséquence de la corruption des mœurs.

Les femmes de l'ancienne Rome, plus que celles d'aucun autre peuple, ont passé par tous les degrés qui séparent la pureté du goût de sa complète dépravation. Après avoir donné au monde l'exemple d'une noble simplicité, on les a vues quitter les vêtements agréables et commodes pour des parures bizarres, extravagantes, mais qui par leur prix élevé devenaient les insignes de la richesse, et se portaient avec d'autant plus d'orgueil que pour se les procurer il fallait dépenser une plus forte somme d'argent.

XI.

Dans les premiers temps, la toge, espèce de tunique ample, longue, ronde et ouverte jusqu'à la ceinture sur le devant, était le vêtement commun des deux sexes. Mais les statues anciennes font voir avec quelle grâce modeste les Romaines s'envelopper de ce vêtement, et en faire onduler les plis pour les adapter à la taille plus ou moins riche dont la nature les avait dotées. Elles mettaient des manches à leurs toges ; celles des hommes n'en avaient pas. Alors, et encore longtemps après, les femmes portaient un voile lorsqu'elles sortaient. Cet usage se perdit avec la simplicité des mœurs.

L'action courageuse des Sabines, qui, en se jetant entre les deux armées combattant pour elles, les obligèrent à poser les armes et à se réconcilier, parut à Romulus digne d'une récompense publique. Pour éterniser le souvenir de ce dévouement, il accorda aux femmes, entre autres privilèges, le droit de porter au bas de leurs robes la bande de pourpre, qui jusque-là n'avait pu être placée qu'aux bords de la toge des sénateurs. Cet ornement fut presque le seul dont elles se contentèrent pendant plusieurs siècles.

Mais quand la corruption s'introduisit dans Rome, on vit les femmes pousser jusqu'au délire l'amour du luxe et des superfluités, et chercher à se surpasser l'une



l'autre, non-seulement par la richesse de leurs habits, mais encore par la manière de s'en revêtir et de les porter.

Les dames romaines passaient souvent du lit au bain, et du bain devant leur toilette. On ne trouve rien dans les anciens auteurs qui détermine précisément la forme et les ornements de ce meuble. On sait seulement qu'il supportait des miroirs, dont les uns, venant de Sidon, étaient de verre, et les autres, qui se trouvaient en Italie, étaient de métal. Il est très-vraisemblable que la situation d'une Romaine occupée à se parer, était alors celle d'une dame de notre temps au milieu de ses caméristes. Lorsque Claudien nous représente Vénus à sa toilette, il la place sur une chaise brillante, entourée des Grâces, et prenant souvent elle-même le soin d'arranger sa coiffure.

Au temps des Césars et de leurs successeurs, c'était un des objets du luxe des riches Romaines qu'un grand nombre de femmes de chambre. Chacune de ces femmes avait son emploi particulier : les unes soignaient les cheveux de leur maîtresse, les tressaient et les bouclaient ; d'autres y répandaient des parfums : celles-ci avaient la surveillance des peignes d'ivoire et de buis, des épingles d'or et d'argent et des poinçons ; celles-là répondaient des bijoux, ainsi que des robes précieuses qui étaient renfermées dans des armoires, où on les tenait pressées sous des poids pour conserver leur lustre et leur éclat. Toutes ces femmes prenaient leur titre de leur emploi. Les poètes les nomment *ornatrices*, *coiffeuses*, *parfumeuses*, etc. Il y en avait quelques-unes qui restaient simples spectatrices du grand travail de la toilette, et dont l'unique emploi était de dire leur avis. Ces assistantes formaient une espèce de conseil, et l'affaire se traitait aussi sérieusement que s'il se fût agi de la réputation et même de la vie. Un auteur satirique ajoute que la toilette des vieilles coquettes, qui s'en prenaient de leur laideur à leurs

pauvres esclaves, n'était pas moins terrible que les séances du tribunal des tyrans de la Sicile.

La manière de se coiffer varia à l'infini : les femmes retenaient leurs cheveux avec des poinçons enrichis de perles, elles les nouaient avec des chaînes et des anneaux d'or, avec des bandelettes blanches ou couleur de pourpre, garnies de pierreries ; enfin, elles y plaçaient des fleurs ; mais comme si la simplicité de ce gracieux ornement en eût détruit le mérite aux yeux de celles qui le portaient, il leur fallait des fleurs venant des pays étrangers, et des couronnes artificielles dont on allait chercher jusque dans l'Inde la matière et le parfum. On parvenait, en entassant les nattes, les tresses, les boucles, à élever sur la tête une sorte d'édifice auquel on donnait tantôt la forme d'un casque, tantôt celle d'un bouclier. L'esprit guerrier des Romains se manifestait jusque dans la parure de leurs femmes.

Le jour de leur mariage, les jeunes filles portaient les cheveux épars, et mêlés à des flocons de laine, comme les vestales. Ils étaient séparés et bouclés avec le fer d'une pique, et l'on en tressait l'extrémité en forme de dard. Ce genre d'ornement rappelait aux Romains qu'il leur avait fallu combattre pour obtenir leurs premières compagnes. On posait encore sur la tête de la mariée un voile couleur de feu, et une couronne de verveine qu'elle devait avoir cueillie elle-même. Son vêtement était une longue robe blanche ; sa chaussure, de couleur jaune, avait la forme élevée du cothurne, ce qui faisait paraître la jeune femme plus grande qu'à l'ordinaire.

Dans un pays où la nature ne donne, à peu d'exceptions près, que des chevelures brunes aux personnes des deux sexes, des cheveux blonds étaient une distinction très-enviée et presque un titre de noblesse ; aussi les hommes mêmes avaient-ils recours à certains procédés pour paraître blonds ; et non contents d'ajouter, par des cosmé-



tiques parfumés, à l'éclat de cette couleur, ils le rehaussaient encore en couvrant leurs cheveux de poudre d'or. Cette mode venait d'Asie. Josèphe dit qu'elle était connue chez les Juifs. Les empereurs Valérien et Gallien la suivirent, et la chevelure de Commode était ainsi devenue si blonde et si brillante qu'au soleil on l'aurait crue enflammée. Les Romains poussaient la folie au point de se raser la tête pour la couvrir de cheveux postiches achetés à prix d'or aux jeunes filles de la Gaule et de la Germanie.

La mitre était encore une coiffure dont les femmes de Rome faisaient usage; cette mitre avait aussi deux bandelettes qui retombaient sur le cou, mais elle était plus ouverte que celle de nos prélats. Les femmes honnêtes ne portèrent pas longtemps cet ornement.

Le visage n'exigeait pas moins d'art et d'attention que la chevelure. On trouve dans Ovide une recette pour faire du rouge; les Romaines se servaient aussi de blanc, mais nulle part on ne trouve qu'elles eurent l'idée de mettre des mouches; c'est une création toute moderne, et que nous croyons sortie d'un cerveau français. L'impératrice Poppée avait inventé un cosmétique onctueux : on l'étendait sur la figure, où, après être resté quelque temps, il formait une croûte que l'on détachait ensuite en l'humectant avec du lait. Cette croûte devenait une espèce de masque, avec lequel les femmes allaient et venaient dans l'intérieur de leur maison; c'était pour ainsi dire le visage domestique. Poppée, qui avait donné son nom à ce cosmétique, se fit suivre jusque dans son exil par une troupe d'ânesses; il fallait en traire cinq cents tous les jours pour fournir le bain qu'elle croyait propre à entretenir la fraîcheur et la beauté de son teint.

Les Romaines portaient des dents postiches et se peignaient les sourcils. Celles qui avaient les yeux renfoncés trouvaient même le moyen de les faire paraître à fleur

de tête. Elles brûlaient une certaine poudre noire dont elles aspiraient la fumée, jusqu'à ce que cette fumée, agissant sur leurs yeux, parvint à les faire ressortir et paraître plus grands.

D'abord la robe des femmes était d'une telle longueur et entourait si exactement le col, qu'on ne voyait que la tête de celle qui la portait. Quand le luxe introduisit l'usage de l'or et des pierreries dans la parure, on commença à tailler en arc le haut du devant des tuniques pour laisser voir le collier. L'étoffe des manches, au lieu d'être cousue depuis l'épaule jusqu'au poignet, fut attachée, de place en place, par des agrafes d'or. Sur la toge, on mettait une ceinture pour fixer les plis.

Peu à peu il devint de mode de porter jusqu'à trois robes. La première était une simple chemise; la seconde une espèce de rochet, et la troisième, bien plus ornée et formant un bien plus grand nombre de plis, fut cet habit de femme appelé *stola*. L'étoffe dont on le faisait était nuancée de plusieurs couleurs. Une large broderie d'or ou de pourpre garnissait le bas de la *stola*, qui traînait comme nos robes à queue. La partie supérieure était ouverte jusqu'à la ceinture, pour laisser voir la seconde robe, sur laquelle les jeunes personnes plaçaient, d'une manière apparente, les bandes qu'elles employaient pour se serrer la taille. L'art ne tarda pas à donner à ces bandes une forme particulière, et cet ajustement fit naître la première idée des corsets. De toutes les pièces de l'habillement des dames romaines le corset devint la plus ornée. Il était enrichi d'or, de perles et de pierres précieuses. On portait encore un manteau extraordinairement long, attaché sur l'épaule gauche par une boucle, et laissant le bras droit en liberté.

La laine, la soie ou leur mélange, fournissaient la matière de toutes les étoffes; la couleur et la finesse en faisaient la différence et en variaient le prix. Ce ne fut guère que sous les empereurs que les Romains



commencèrent à faire usage du linge; et durant tout le temps de la république ils ont ignoré celui de la soie.

La couleur ordinaire des vêtements était le blanc, et c'était aussi la plus honorable; mais les dames finirent par en porter d'autres. Ovide parle non-seulement de la pourpre, mais d'un bleu semblable à un ciel sans nuage, d'un vert marin, de la couleur dont les habits de l'aurore sont teints, de celle qui imite le myrte de Paphos, et de tant d'autres enfin qu'il en compare le nombre à celui des fleurs du printemps.

Les dames se servaient d'espèces de pantoufles, ou de chaussons d'une étoffe si légère et si souple qu'elle faisait l'effet d'un bas bien tiré. Sur cette espèce de bas, on croisait de mille manières des bandes de pourpre, d'or, ou simplement des bandellettes blanches : c'était la couleur ordinaire de la chaussure des femmes; mais sous les empereurs elles en portèrent de couleur de pourpre. Aurélien leur en permit l'usage, et le retira en même temps aux hommes. Cette ordonnance fut d'autant plus flatteuse pour elles, qu'il réserva à lui et à ses successeurs le droit de porter la chaussure de pourpre, à l'exemple des anciens rois d'Italie. Les empereurs chargèrent leurs cothurnes de beaucoup d'ornements; ils y firent broder la figure d'un aigle, enrichie de perles et de diamants. Il y a lieu de croire que cette parure passa bientôt aux femmes, ou du moins aux impératrices. Du temps de l'empire, les pierreries étaient devenues si communes que, suivant le rapport de Pline, les femmes les plus simples et les plus modestes n'osaient pas plus se montrer sans diamants qu'un consul sans les marques de sa dignité. J'ai vu, dit cet auteur, *Lollia-Paolina*, femme de Caligula, même après qu'elle eut été répudiée, se couvrir de pierres précieuses, non pour paraître dans une cérémonie ou dans quelque grande fête, mais tout simplement pour rendre des visites. Les pierres dont elle était alors parée valaient quarante millions

de sesterces (c'est-à-dire environ cinq millions de francs); elles ne provenaient point de la générosité du prince, et n'étaient pas des bijoux sortis du trésor de l'empire : c'étaient ceux de sa maison; elle tenait ces bijoux de la succession de son oncle Marcus Lollius.

Il n'est pas nécessaire de dire que les pierreries étaient employées à former des colliers, des bracelets, des anneaux. Le nombre de ces anneaux s'accrut tellement qu'ils devinrent pour la main un véritable poids; on en portait jusqu'à six à chaque doigt, et ce fut peut-être la raison pour laquelle on en changea suivant les saisons. On avait des anneaux d'été et des anneaux d'hiver. Un de ces anneaux servait de cachet : c'était le seul que les Romains portaient avant l'introduction du luxe et des vices dans la république.

Il faut avouer que les échantillons de ces bijoux, que l'on conserve dans les musées et dans les bibliothèques, donnent une idée fort médiocre du talent des joailliers romains. La valeur de leur travail ne devait pas augmenter beaucoup le prix des pierreries qu'ils montaient.

Les modifications que subit le costume des Romaines furent sans doute le résultat de la connaissance qu'elles prirent des modes étrangères, lorsque leurs époux et leurs fils portèrent la guerre chez des peuples où régnait le goût du luxe et de la parure. Il serait assez curieux de connaître quelle fut, sous ce rapport, la part qu'eurent ces nations à la corruption des femmes du peuple conquérant. Nous rechercherons s'il se trouve quelques traces de cette transmission dans les écrits des auteurs grecs.

M<sup>me</sup> E. SURVILLY.



## Revue Littéraire.

*Esquisse de la phrénologie* et de ses applications exposées aux gens du monde, par le docteur Debout. 1 vol. orné de nombreuses gravures. Chez H. Lebrun, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 6.

L'auteur commence ainsi ce livre aussi intéressant qu'instructif : « Les sciences ne sont pas de l'invention des hommes ; elles existent et ils en subissent les lois à leur insu, jusqu'à ce qu'un penseur soit amené, par une circonstance que le monde nomme le hasard, à observer une de leurs manifestations. Dès que ce penseur a trouvé le sillon précieux, son intelligence le suit, et met au grand jour les trésors qui s'y trouvaient cachés. En effet, le mineur n'a pas créé le métal qu'il arrache à la terre ; le savant n'a pas inventé qu'un et un font deux, et que deux et deux font quatre ; avant Galilée, la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise n'avait-elle pas toujours suivi dans ses oscillations le mouvement qui amena ce philosophe à établir la théorie du pendule ? Que de pommiers avaient laissé tomber le fruit de leurs branches avant le jour où Newton, par la chute d'une pomme, découvrit les lois de la gravitation ! »

La science de la phrénologie a aussi sa bizarre origine. Gall, sixième fils des dix enfants d'un honnête marchand de Tiefenbrunn, village du grand duché de Bade, remarqua que les camarades sur lesquels il l'emportait dans les compositions écrites, l'emportaient sur lui à leur tour dans les examens où la mémoire joue le premier rôle, et que ces camarades avaient tous entre eux un point de ressemblance : leurs yeux étaient gros et saillants. Gall pensa que cette particularité ne pouvait être attribuée au hasard ; il en vint à réfléchir que puisque la mémoire se mani-

festait par des signes extérieurs, il en devait être de même des autres facultés de l'entendement. Dès lors il voua sa vie à cette étude, dont il entrevoyait les immenses résultats. La phrénologie n'est donc point un système, mais une science, dont le docteur Gall fut le révélateur ; il a consacré ses veilles et sa fortune à former une collection crâniologique que le gouvernement français a achetée à la veuve moyennant une pension. Cette collection, placée au jardin des Plantes, a donné à M. le docteur Debout les diverses preuves sur lesquelles s'appuie la science de la phrénologie. D'après cette science, les femmes possèdent en général *l'amour des enfants, l'amour de l'approbation* (je n'ose pas dire la coquetterie), *l'attachement*, qui les fait se dévouer pour un père malade, pour un époux malheureux ; *la bienveillance, l'idéalité et la vénération* ; ces trois derniers organes étant placés au sommet de la tête, les femmes ont cette partie plus élevée que les hommes ; ceux-ci, par compensation, ont le front plus large que les femmes.

Mais en phrénologie, *l'excès est un défaut* ; car un organe ne se grandit qu'aux dépens des autres organes. Il y en a un même, *l'amour des enfants*, qui trop développé conduit à la démence. A ce sujet, M. le docteur Debout cite une pauvre fille folle qui allaitait des morceaux de bois et pleurait quand ses *enfants* ne voulaient pas prendre de nourriture.... Combien de femmes ont perdu la raison pour avoir vu mourir leur enfant ! Ne croyez pas cependant, mesdemoiselles, que nos sentiments et notre intelligence dépendent de la forme de notre crâne, car c'est notre crâne qui se moule sur la forme de notre cerveau. En effet, dès notre naissance, le cerveau existe ; il est revêtu de ses diverses enveloppes, et celle qui plus tard doit constituer le crâne se modèle sur le cerveau, dont il représente ensuite la forme à l'extérieur. Le cerveau est double, chaque fa-



culté a deux organes semblables des deux côtés du crâne. Selon Gall, les saillies sont au nombre de vingt-sept; *les penchants* se trouvent placés au bas de la tête : *les sentiments* sur le sommet, et les *facultés intellectuelles* sur le front. Spurzheim, élève de Gall, compte trente-cinq saillies.

L'organe du calcul s'est rencontré très-développé chez plusieurs enfants de la campagne; l'auteur cite entre autres le jeune Américain Colborn, âgé de neuf ans. A des questions dans le genre de celle-ci : « Quel est le nombre qui, multiplié par lui-même, produit 1369, » il répondit aussitôt : « 37. » Cet organe est souvent accompagné de la présence d'esprit, car une dame lui ayant demandé « combien font trois zéros multipliés par trois zéros?—Précisément ce que vous dites : rien du tout! » répondit Colborn.

M. le docteur Debout ne se borne pas à nous expliquer la phrénologie; il tire de cette science deux grands enseignements. D'abord il veut que les mères apprennent à leurs enfants la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, l'histoire et la géographie; à cette instruction première, elles doivent joindre l'éducation morale et religieuse... Ainsi, dit-il, les femmes auraient une grande influence sociale, car, selon Leibnitz, « Celui qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. » De plus, l'auteur veut que les parents se servent de la phrénologie pour connaître les penchants de leurs enfants, afin que par l'éducation on puisse arrêter le développement des organes qui leur seraient nuisibles, ou étendre ceux qui pourraient leur être utiles. Il veut encore que les magistrats, par le moyen de cette science, distinguent l'homme coupable qui peut se corriger, et le séparent d'avec l'homme coupable que le manque d'éducation, l'âge et les mauvais penchants rendent incorrigible.... Cet ouvrage, écrit avec clarté et précision, est d'un homme de cœur, d'esprit et de talent.

*Annuaire de la pairie*, et de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié sous la direction de M. Borel-d'Hauterive, archiviste paléographe. Année 1843. Au bureau de la Revue historique de la noblesse, rue Bleue, 28.

Ce livre contient des notices généalogiques des maisons souveraines de l'Europe, un précis historique des maisons duciales de France, la liste des pairs depuis 1815 jusqu'à nos jours, des tablettes généalogiques des maisons nobles de France, un article nécrologique et un traité de Blason qui indique l'origine des armoiries. Des planches d'écussons servent à rendre les explications plus claires. Nous citerons l'origine de la maison régnante de France, comme intéressant le plus grand nombre de nos lectrices.

« La filiation de la maison royale de France remonte, par actes diplomatiques et par documents historiques d'une autorité irréfragable, à Robert le Fort, comte d'Anjou, créé par Charles le Chauve, en 861, gouverneur ou duc de tout le pays situé entre la Loire et la Seine. C'est la seule dynastie actuelle dont l'ascendance franchisse sans lacunes et sans ténèbres le milieu du neuvième siècle. Les princes de la race capétienne régnaient sur la France quand les ancêtres des plus anciennes maisons souveraines de l'Europe étaient encore de simples vassaux.

Suivant l'histoire du moine Richer, contemporain de Hugues Capet, dont le manuscrit, découvert il y a quelques années dans la bibliothèque de Bamberg, a été publié pour la première fois en 1839, par le savant M. Pertz, Robert le Fort était fils de Witikin, d'origine allemande et qui vint s'établir en France sous le règne de Louis le Débonnaire.

Robert le Fort perdit la vie en 866 dans un combat contre les Normands, à Bissarthe en Anjou. Ses deux fils furent élevés



à la royauté, Eudes, le cadet, élu en 888, Robert, l'aîné, en 922; ce dernier fut père de Hugues le Grand, qui refusa la couronne pour la replacer sur la tête de Louis d'Outre-mer, et aïeul de Hugues Capet, qui monta sur le trône en 987.

Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, forma la tige de la maison de Bourbon; elle parvint à la couronne en 1589, dans la personne de Henri IV, par l'extinction de son aînée, la branche de Valois. Philippe, duc d'Orléans, frère cadet de Louis XIV, est l'auteur de la branche actuelle d'Orléans.

Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et oncle paternel de Louis XV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, en 1700, est la souche de laquelle sont sortis les rameaux d'Espagne, de Naples et de Lucques.

La maison de Bragance, qui règne en Portugal et au Brésil, est issue d'Alphonse de Portugal, créé duc de Bragance en 1442. Ce prince était fils naturel de Jean I<sup>er</sup> roi de Portugal, qui descendait en ligne directe et masculine de Robert le Vieux, duc de Bourgogne, fils de Robert le Pieux, roi de France, et petit-fils de Hugues Capet.

*Armes.* Depuis le règne de Louis le Jeune jusqu'à celui de Charles le Sage, nos rois ont porté *un écu d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre*; Charles VI, ou, selon quelques historiens, son prédécesseur, réduisit à trois les fleurs de lis qui chargeaient les armes de France.

Louis-Philippe I<sup>er</sup>, né 6 octobre 1773, roi des Français 9 août 1830, marié 25 novembre 1809 à

Marie-Amélie, née 26 avril 1782, fille de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles.

De ce mariage,

1<sup>o</sup> Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Joseph d'Orléans, duc d'Orléans, né 3 septembre 1810, marié 30 mai 1837 à Hélène-Louise-Elisabeth, née 24 janvier 1814, fille de feu Frédéric-Louis, grand

duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, veuve 13 juillet 1842.

De ce mariage :

A. Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, prince royal, né 24 août 1838.

B. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de Chartres, né 9 novembre 1840.

2<sup>o</sup> Louis-Charles-Philippe-Raphaël d'Orléans, duc de Nemours, lieutenant général, né 23 octobre 1814, marié 27 avril 1840 à

Victoire-Auguste-Antoinette, née 14 février 1822, fille de Ferdinand, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

De ce mariage :

Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston, comte d'Eu, né 28 avril 1842.

3<sup>o</sup> François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, capitaine de vaisseau, né 14 octobre 1818.

4<sup>o</sup> Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, maréchal de camp, né 16 janvier 1822.

5<sup>o</sup> Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier, lieutenant d'artillerie, né 31 juillet 1824.

6<sup>o</sup> Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, princesse d'Orléans, née 3 avril 1812, reine des Belges.

7<sup>o</sup> Marie-Clémentine-Caroline-Léopoldine-Clotilde, princesse d'Orléans, née 3 juin 1817.

Sœur du roi :

Eugénie-Adélaïde-Louise, princesse d'Orléans, née 23 août 1777.

Bourbon (branche aînée) :

Louis-Antoine, duc d'Angoulême, né 6 août 1775 marié 10 juin 1799 à sa cousine germane,

Marie-Thérèse-Charlotte, fille du roi Louis XVI, née 19 décembre 1778.

Belle-sœur,

(Veuve du frère puîné, Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri),

Caroline-Ferdinand-Louise, fille de feu



François I<sup>er</sup>, roi des Deux-Siciles, née 5 novembre 1798, mariée 17 juin 1818, veuve 14 février 1820.

De ce mariage :

1<sup>o</sup> Henri - Charles - Ferdinand - Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, né 29 septembre 1820.

2<sup>o</sup> Louise-Marie-Thérèse d'Artois (Mademoiselle), née 21 septembre 1819.

Fille de Louis XVI,

Marie-Thérèse-Charlotte, mariée à son cousin germain. »

Dans un autre article, mesdemoiselles, nous vous ferons connaître l'origine des autres familles régnantes de l'Europe.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

---

## Littérature Etrangère.

---

### AD EBE

PEL SUO VIAGGIO A ROMA.

SONNETTO.

Ebe mia dolce, andrai col tuo buon padre,  
Bilustre pellegrina, alla citade  
Che a Italia e al mondo ingloriosa etade  
D'ogni valor, d'ogni saper fu madre.

Non la vedrai qual fu, che le man ladre  
De' suoi tiranni più che estraneo spade  
Doma l'han troppo; ma di sua beltade  
Tracce pur vi vedrai grandi, leggiadre.

Vedrai le torri, gli obelischi e gli alti  
Templi, e gli archi che un dì le genti dome  
Traversar catenate a torma a torma.

E dove il tempo struggitor pur l'orma  
Di Roma non lasciò, fia che t'esalti  
La terra ignuda e la virtù d'un nome!

GIUSEPPE ARCANGELLI.

### A HEBÉ,

POUR SON VOYAGE A ROME.

SONNET.

Ma douce Hébé, tu iras, voyageuse de dix  
ans, avec ton bon père, dans la cité qui, à une  
époque glorieuse, fut, pour l'Italie et pour le  
monde, la mère de la vaillance et du savoir.

Domptée par la main cupide de ses tyrans  
plutôt que par le fer étranger, tu ne la verras  
pas ce qu'elle a été; mais pourtant tu y verras  
de grandes et nobles traces de sa beauté passée.

Tu verras les tours, les obélisques, les tem-  
ples élevés, et les arcs sous lesquels, jadis, les  
nations vaincues et enchaînées passaient en  
foule.

Et aux lieux où le temps destructeur n'aura  
laissé de Rome aucun vestige, rends hommage  
à la terre nue et à la puissance d'un nom!

M<sup>me</sup> ELISA VAN-TENAC.





Éducation.

Berthe et Gérard.

CHRONIQUE DU NEUVIÈME SIÈCLE.

Fils de Gondebaud, dernier roi de Bourgogne, le vaillant duc Drogon avait recueilli l'héritage de son père; mais après la mort de Charlemagne, il voulut aller combattre les infidèles et leur disputer ce beau royaume d'Espagne, dont ils s'étaient rendus les maîtres. Ayant appelé son fils Gérard, comte de Roussillon, il lui confia son dessein, et l'ayant engagé à choisir une compagne avec laquelle il pût vivre saintement, il lui remit le gouvernement de ses provinces, et partit accompagné de ses hommes d'armes. Resté maître de nombreux domaines et presque aussi puissant qu'un roi, Gérard pouvait choisir entre les plus hautes alliances, car nulle fille de prince ou de souverain ne lui aurait été refusée; mais il ne balança point dans son choix : Berthe, fille aînée du comte de Sens, avait su lui plaire, et son cœur lui disait qu'elle seule pourrait le rendre heureux. Cette charmante personne était belle et gracieuse, tellement qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer; les douces vertus dont son âme était remplie se reflétaient sur son visage paisible, et donnaient un charme inexprimable à tous ses traits. En apprenant que le comte de Roussillon la recherchait en mariage, elle ne sentit point son cœur enflé d'un vain orgueil, mais rempli d'une joie grave et pure; car Gérard n'était pas seulement d'une naissance illustre, plein de jeunesse, de courage et de beauté; à tous ces avantages il joignait celui plus précieux encore de posséder une réputation sans tache, étant droit et juste envers tous, prudent au conseil, brave dans les com-

bats, généreux et magnifique en toutes choses, comme il appartient à un grand prince. Berthe obéit joyeusement à son père, qui lui ordonnait d'accepter Gérard pour mari, et demanda humblement à Dieu la grâce de bien remplir ses devoirs d'épouse, dont elle comprenait dignement la grandeur et la sainteté. Les noces se firent avec beaucoup de pompe. Après les fêtes qui les suivirent, le comte emmena sa femme, qu'il chérissait de l'affection la plus vive; cependant elle ne put quitter sans verser des larmes les lieux témoins de son enfance, le noble père qu'elle était accoutumée à respecter aveuglément, et les serviteurs qui l'avaient élevée; mais ses dernières et plus tendres caresses furent pour Éloyse, sa jeune sœur : une amitié touchante les unissait dès leur naissance; jamais aucune querelle, aucune jalousie n'en avait altéré la douce paix, et au moment de se séparer, elles se promirent mutuellement que la bonne ou la mauvaise fortune les trouverait toujours fidèles et dévouées l'une à l'autre.

Si la tendre Éloyse avait vu sans envie le mariage brillant de sa sœur bien aimée, et s'était réjouie de son bonheur; Berthe, à son tour, eut bientôt à la féliciter d'une alliance encore plus illustre : Éloyse épousait un des trois fils de Louis le Débonnaire, Charles, surnommé le Chauve, prince qui nommait Charlemagne son aïeul. Il y eut à l'occasion de ce mariage des fêtes non moins belles que pour celui de Gérard. Berthe, comtesse de Roussillon, y parut dans toute la splendeur dont son mari aimait à la voir entourée; les deux jeunes couples étaient si beaux et semblaient si heureux, que c'était merveille, et qu'ils faisaient oublier tout le reste, tant on prenait plaisir à les regarder. Lorsqu'ils se quittèrent, Éloyse, qui aimait son beau-frère à cause de toute la tendresse qu'il avait pour Berthe, lui donna un riche anneau, et le lui mettant elle-même au doigt, lui dit :

« Mon cher frère, portez-le pour l'amour



» de moi, et qu'il vous rappelle une sœur  
» qui sera toujours pleine d'amitié pour  
» vous.»

Gérard l'ayant baisée au front, la remercia, et promit que ce bijou précieux ne le quitterait jamais; puis il reprit avec Berthe et la suite nombreuse qui les accompagnait le chemin de son château de Roussillon, lieu qu'il affectionnait particulièrement, et où il faisait habituellement sa demeure.

Cependant, Louis le Débonnaire étant mort, il s'éleva des contestations violentes entre ses trois fils. Lothaire, l'aîné, prétendait recueillir à lui seul l'héritage paternel; mais Loys et Charles, jaloux de soutenir l'éclat de leur naissance, réclamaient chacun une part de l'empire, et levèrent une armée pour défendre leurs droits. Lothaire envoya un messager à Gérard afin de lui demander son aide; car le comte étant seigneur de toute la Bourgogne, de l'Auvergne, de la Gascogne, de l'Avignonnais, du Limousin, du Nivernais et de plusieurs autres contrées, sa puissante influence devait faire triompher la cause dont il embrasserait la défense. Les deux autres princes vinrent eux-mêmes le trouver et réclamer aussi son assistance. Charles, son beau-frère, ne pensait pas qu'il pût la lui refuser à cause du lien qui les unissait; mais Gérard, à qui cette guerre entre des frères paraissait impie, leur proposa des voies de conciliation et de paix. Ces esprits altiers n'ayant pas voulu l'entendre, il déclara qu'il resterait neutre dans ce différend, et rien ne fut capable de changer sa résolution. Charles, profondément irrité de ce refus, se retira en jurant par saint Denis qu'il l'en ferait repentir tôt ou tard.

La guerre entre les trois frères fut terrible; mais après bien du sang versé pour leur querelle, l'avantage étant resté aux plus jeunes, ils divisèrent à leur gré la magnifique succession du feu roi. Lothaire continua de régner sur l'Italie; les Allemands obéirent à Loys, et Charles eut la France

en partage. Placée sur le trône à côté de son époux, Éloïse désirait avec ardeur s'y voir entourée de sa chère Berthe et de Gérard, qu'elle aimait tendrement. Le ressentiment du roi aurait pu seul s'opposer à ce désir, mais il le dissimulait sous un air de bienveillance, jugeant que le moment n'était pas favorable pour attaquer son beau-frère, qui, à part ses propres forces déjà si considérables, comptait dans son alliance les rois de Hongrie, d'Espagne, de Sicile, d'Aragon, de Navarre, de Galice et de Séville. Gérard vint donc sans défiance à la cour de son beau-frère, dont il ne soupçonnait point le mauvais vouloir, et y vécut noblement avec sa femme, accompagné de son neveu Foulques, maréchal de Bourgogne, et d'une chevalerie nombreuse et brillante.

Cependant il n'est point de bonheur si parfait qu'un nuage n'obscurcisse quelquefois. Tandis que Berthe, heureuse entre sa sœur chérie et son mari bien-aimé, accomplissait religieusement tous ses devoirs de chrétienne et d'épouse, Gérard se rendit coupable d'infidélité envers elle. Instruite de cette faute, Berthe en ressentit une douleur amère; mais loin d'éclater en reproches qui eussent aigri le cœur de son époux, elle garda le silence, et la tristesse de ses regards dit seule à Gérard qu'elle avait pénétré sa conduite. C'était aux approches de Noël : le soir de la veille sainte, l'heure des matines étant venue, Berthe, qui avait passé la journée dans le jeûne et la prière, fit lever ses dames et demoiselles, allumer les torches et cierges, et prenant le chemin de l'église, alla se renfermer dans la chapelle réservée qui lui servait d'oratoire. Là, elle se laissa tomber à genoux, et contristée jusqu'à la mort, répandit ses pleurs devant Dieu. Pour la première fois depuis son mariage, elle assistait seule à cette auguste cérémonie; ce jour-là, Gérard n'avait point paru à l'office.

La pauvre femme affligée soupirait avec amertume aux pieds du Sauveur; et elle



pria la sainte Mère de Dieu de lui prêter son divin secours ; et pour Gérard surtout, pour le coupable Gérard, elle implorait tous les trésors de la miséricorde céleste.

Lasse enfin de gémir et de pleurer, faible, succombant à la fatigue dont elle était accablée, ses yeux appesantis se fermèrent, et sa douleur l'endormit. Pendant son sommeil, il lui sembla tout à coup être inondée d'une douce lumière ; un jeune homme agréable et merveilleux à voir se présenta devant elle ; ses yeux, d'un bleu céleste, avaient des regards pénétrants et suaves, et d'une voix harmonieuse inconnue aux mortels, il lui dit :

« Berthe, ma bien-aimée, consolez-vous » et soyez pleine de joie ; vos prières ont » trouvé grâce devant Dieu ; levez-vous ; » allez, colombe de paix, chercher au seuil » de l'église votre époux humilié ; dites-lui » que sa faute est pardonnée, et que Jésus, » roi de gloire, le convie au divin sacrifice. »

Disant ces mots, l'ange sourit gracieusement, et déployant deux longues ailes blanches, il disparut, laissant l'air tout rempli d'une odeur embaumée. Berthe s'éveilla aussitôt le visage baigné de larmes délicieuses, et toute réconfortée par cette vision, ayant remercié Dieu dans son cœur, elle se leva, se rendit à la porte de l'église, où elle trouva Gérard, très-marri de repentance, qui, agenouillé contre un des piliers extérieurs, et l'âme dolente à l'occasion de son péché, le déplorait avec gémissements et sanglots. Étant venu trop tard pour accompagner sa femme à l'office, il l'avait suivie de loin ; mais se sentant indigne de pénétrer dans le lieu saint et d'y prendre place à côté d'elle, il s'était arrêté à l'entrée, et se frappant la poitrine, s'humiliait profondément.

En le voyant dans cet état, la douce Berthe sentit son âme attendrie d'une grande pitié :

« O mon cher seigneur ! lui dit-elle, » levez-vous et me suivez. »

L'ayant emmené, elle lui raconta com-

ment un ange l'avait envoyée au devant de lui ; puis, rendant grâce à Dieu, tous deux s'embrassèrent tendrement, et comme c'était l'heure de minuit, ils écoutèrent dévotement la sainte messe. Depuis ce temps, rien ne troubla la paix de leur union, et dans les plus grandes peines qui leur purent arriver, ils conservèrent toujours le plus précieux des biens... l'amour et la fidélité qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Pendant qu'ils étaient ainsi à la cour du roi Charles, le comte de Sens étant venu à mourir, Gérard envoya des officiers prendre possession en son nom de la comté de Sens, qui revenait à Berthe comme étant l'ainée. Charles, en apprenant cette nouvelle, fut saisi d'un vif mécontentement ; il manda aussitôt Gérard en sa présence, et lui adressant de grands reproches, lui dit avec hauteur de remettre les choses dans leur premier état. Peu accoutumé à s'entendre parler de la sorte, Gérard répliqua fièrement que, sujet du roi pour certaines seigneuries, il ne l'était point pour celles que lui octroyait la permission divine. « Possédant par mon droit légitime la » comté de Sens, dit-il, je proteste haute- » ment que je saurai la garder et défendre » envers et contre tous. » Encore plus irrité par cette réponse, Charles furieux le menaça de le déposséder de toutes ses terres, et de le faire pendre comme un vassal insolent. Alors ne se contenant plus, Gérard lui jeta son gage de bataille, et prit en toute hâte le chemin de la Bourgogne. Éloyse et Berthe se séparèrent en pleurant, se promettant chacune d'employer l'empire qu'elles possédaient sur leurs maris pour les adoucir et les amener à une réconciliation ; mais le levain de rancune qui fermentait dès longtemps au cœur du roi devait rendre cette réconciliation bien difficile !

Charles, ayant concerté ses plans de conduite, appela son secrétaire, Guy de Montinorency, homme adroit et bien avisé :

« Préparez-vous à partir, lui dit-il, pour



» les marches d'Auvergne et de Gascogne;  
 » puisez dans mon trésor, prenez-y tant que  
 » vous pourrez emporter, et par dons et  
 » promesses, traitez avec les barons d'i-  
 » celles terres : quant aux Bourguignons,  
 » il n'y faut point songer, ils sont trop  
 » féaux et attachés à leur seigneur; mais  
 » pour les autres sujets de Gérard, n'épar-  
 » gnez aucune peine afin de les gagner à  
 » notre amour. Remontrez-leur que les  
 » aimons de tout notre cœur, et sommes  
 » très-ennuyés du déplaisir que, par maintes  
 » fois, le sire de Roussillon leur fait éprou-  
 » ver en prélevant tailles et matelotes. En-  
 » fin, faites-leur comprendre que s'ils ne  
 » l'aident point dans le débat que nous  
 » avons avec lui pour sa folle et capiteuse  
 » opinion, il sera très-grandement pourvu  
 » par notre libéral plaisir à leur honneur  
 » et profit. Mais surtout faites ces choses  
 » secrètement, et gardez qu'aucun du li-  
 » gnage de Gérard n'en soit instruit. »

Guy se mit aussitôt en route, et passant par tous les pays où Gérard avait droit de suzeraineté, il répandit tellement l'or et les paroles emmiellées, que la plupart des bannerets s'attachèrent au parti du roi par promesse ou serment. Charles, joyeux de ce premier succès, envoya des espions autour du comte, et certain de l'ignorance où il était de ces complots, il résolut de se hâter. Ayant convoqué tous ses barons et leurs hommes d'armes, il se mit à leur tête, et maître d'une armée formidable, marcha droit à Sens, s'en empara en chassant les officiers établis par Gérard; puis sans perdre de temps, il se dirigea vers le château de Roussillon, s'y présenta dans une attitude paisible comme étant venu s'ébattre dans les environs, faisant la chasse aux porcs, cerfs et biches, dont les forêts étaient remplies. Les serviteurs de Gérard, ignorant la querelle et les intentions traîtreuses du roi, lui ouvrirent les portes comme au beau-frère de leur seigneur; mais à peine fut-il entré avec sa suite, qu'il expulsa la garnison pour en placer une formée de ses

troupes, faisant arracher les enseignes et panonceaux de Gérard de toutes les portes et tours, et les remplaçant par les siens.

A ces nouvelles, le comte, qui se trouvait alors en Gascogne, entra dans un si violent accès de colère, que ceux qui l'entouraient se retirèrent épouvantés. Berthe tremblante pria Dieu dans son cœur de modérer ce courroux; puis, quand le premier mouvement parut apaisé, elle se présenta devant son mari, et d'une voix douce, tâcha de lui faire agréer ses avis.

« Me voyez bien contristée, monsei-  
 » gneur, lui dit-elle, du mortel déplaisir  
 » qu'avez reçu; néanmoins, si voulez per-  
 » mettre à votre servante de dire humble-  
 » ment sa pensée, elle requerra de vous  
 » une grâce, c'est de ne point rendre in-  
 » jure pour injure au roi Charles, et tâcher  
 » plutôt de vous arranger ensemble par  
 » voie d'accommodement.

« — Que me proposez-vous? s'écria Gé-  
 » rard, tout prêt à s'emporter de nou-  
 » veau; non, par Dieu! je ne feindrai point  
 » devant ce traître, et me vengerai haute-  
 » ment de sa félonie. Ne suis lâche ni  
 » couard, et verrons dans la bataille si ai  
 » bonne épée et brave escorte; vos con-  
 » seils ne sont que poltronerie, et mieux  
 » feriez de manier vos fuseaux et prier No-  
 » tre-Dame que dire choses que n'entendez  
 » point.

— Si ne les entendais, n'en aurais point  
 » parlé, répondit bravement la comtesse;  
 » mais vous, mon cher seigneur, si vouliez  
 » songer aux malheurs qui vont désoler  
 » vos provinces, point ne voudriez cette  
 » guerre cruelle, qui fera pleurer et mau-  
 » dire à plusieurs le jour de ma naissance.  
 » Ne croyez que ce soit la faiblesse de mon  
 » sexe qui me fait parler ainsi : souven-  
 » fois on a vu les femmes plus avisées et  
 » courageuses que les hommes. Un sage,  
 » nommé Caton, enseignant la prudence à  
 » son fils, lui disait : « Souffre la parole  
 » de ta femme, puisqu'elle te vois qu'elle parle  
 » à ton avantage. » La main d'une femme



» n'a-t-elle point donné la mort à Holo-  
» pherne, qui était chef de toute la cheva-  
» lerie du roi Nabuchodonosor ? Enfin, la  
» reine Esther a trouvé grâce devant son  
» mari, et votre servante prie Dieu que son  
» humble conseil vous soit en gré.

— Eh bien, qu'il soit fait ainsi que le  
» voulez, dit Gérard ; je vais appeler mon  
» neveu Foulques, et l'envoyer au roi  
» Chauve. »

En effet, il envoya le maréchal de Bour-  
gogne trouver Charles dans le château de  
Roussillon, qu'il continuait d'occuper. La  
mission de Foulques était honorable et pa-  
cifique à la fois. Gérard, de concert avec  
Berthe, l'avait chargé de se présenter devant  
le roi sans témoigner ressentiment ni co-  
lère. Étant donc arrivé en la présence du  
monarque, il mit un genou en terre, lui  
exposa le sujet de son ambassade, et l'ad-  
jura, au nom de son maître, de se retirer  
des terres dont il s'était emparé par sur-  
prise, proposant pour l'héritage, cause de  
leur différend, que cette affaire fût décidée  
par le conseil des barons de France. Ayant  
achevé son discours, Foulques attendait  
que le roi lui répondît avec la dignité con-  
venable à un souverain ; mais Charles  
poussa un rire étrange, plein de fureur, et  
donnant un libre cours à sa haine, il éclata  
en injures et en menaces contre Gérard et  
son messager.

« Je ne sais ce qui m'empêche, dit-il à  
» Foulques, de faire voler ta tête loin de  
» tes épaules. Mais non, je veux t'épargner  
» cette fois ; retourne vers celui qui t'a  
» envoyé ; dis-lui que je le poursuivrai  
» pendant toute sa vie ; que je n'aurai paix  
» ni trêve, tant qu'il lui restera gens d'ar-  
» mes pour combattre et manoir pour s'a-  
» briter. Je jure Dieu que je le dépossé-  
» derai de toute seigneurie et domination  
» sur la terre, et si je puis enfin m'en saisir,  
» je le ferai pendre à un gibet, où chacun  
» le pourra voir. »

A ces paroles outrageantes, Foulques  
sentit le feu de la colère lui monter au

visage : la dague au poing, il se jetait sur le  
roi pour le frapper dans la poitrine... les  
barons présents à cette entrevue s'élançè-  
rent pour défendre Charles et l'entourèrent.  
Alors Foulques se hâta de quitter le châ-  
teau, et s'éloignait rapidement, lorsqu'un  
guerrier se mit à sa poursuite, et le rejoignit  
dans la forêt ; mais le robuste Bourguignon  
le renversa d'un seul coup, et piquant sa  
monture, franchit les monts et les vallées  
pour aller rejoindre son seigneur.

Au récit de ce qui s'était passé, et cer-  
tain de la trahison du roi, Gérard sentit  
redoubler son courroux. Il fit aussitôt un  
appel à ses barons et soldats, et les convo-  
qua en son castel de Galandon ; mais la  
plupart, séduits par les dons et promesses  
de Montmorency, ne vinrent point au  
rendez-vous assigné par leur suzerain, et re-  
fusèrent de marcher sous sa bannière. Avec  
des forces inférieures des trois quarts à  
celles de son rival, le comte ne perdit point  
courage et marcha à sa rencontre. Bientôt  
les deux armées furent en présence.

« Notre cause est juste, dit Gérard, j'es-  
» père qu'aujourd'hui notre Seigneur Dieu  
» combattra pour nous, et nous lui aide-  
» rons de toutes nos forces. » Des cris  
pleins d'ardeur lui répondent.

Le signal du combat est donné. Comme  
des lions affamés s'élançant sur leur proie,  
Gérard et les siens se précipitent sur leurs  
adversaires. Le fer brille, le sang coule à  
longs ruisseaux... c'est un horrible car-  
nage ! Surprises par cette attaque furieuse,  
les troupes du roi reculent épouvantées ;  
mais la voix de leurs chefs les rallie ; des  
bataillons nouveaux succèdent à ceux qui  
viennent d'être mis en pièces ; et après  
mille prodiges de valeur, le malheureux  
Gérard voit sa triste armée que chaque in-  
stant décime, tomber, vaincue par le nom-  
bre, sous les coups de ses ennemis. Dés-  
espéré, semant partout la mort, et la cher-  
chant lui-même, il s'enfonce au plus fort de  
la mêlée ; couvert de blessures, il allait in-  
failliblement succomber, lorsque les comtes



de Provence ses neveux, bravant tous les dangers, pénétrèrent jusqu'à lui, s'en saisissent, l'arrachent violemment du champ de bataille et le dérobent au trépas.

Foulques, qui avait été fait prisonnier, s'attendait à recevoir la mort ainsi que les chevaliers qui l'accompagnaient; mais la noblesse et la fermeté de leurs discours plurent à Charles le Chauve, qui leur fit grâce de la vie, à condition qu'ils ne s'armeraient jamais contre lui. Puis, ayant aussi en son pouvoir Artaut, vicomte de Dijon, il lui ordonna, sous peine d'être pendu, de lui ouvrir les portes de cette ville, où Berthe s'était réfugiée. Un écuyer qui entendait ces paroles voulut prévenir la comtesse, et, partant aussitôt, accourut lui porter la nouvelle de ce désastre.

Il la trouva dans une église, agenouillée devant l'autel de la Vierge, dont elle implorait la protection pour Gérard.

Au récit que lui fit l'écuyer, elle tomba comme frappée au cœur, et resta sans connaissance étendue sur la terre. Mais à peine revenue à elle, la sainte et courageuse femme remercia Dieu à haute voix des adversités dont il lui plaisait qu'elle fût éprouvée, et demandant où était son mari, elle pria l'écuyer de l'y conduire.

Déjà on entendait le bruit de la foule qu'agitait l'arrivée du roi... les moments étaient précieux... la comtesse monta sur sa haquenée, et, accompagnée de ses suivantes, elle partit sous la conduite du fidèle serviteur qui l'avait prévenue. Ils arrivèrent ainsi à Besançon, où s'était retiré Gérard au milieu d'une population désolée, parmi des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient la perte de leurs fils, de leurs maris ou de leurs pères, et accusaient tout haut Charles et Gérard d'avoir causé leur malheur. L'entrevue des deux époux fut bien douloureuse! Le prince, triste et découragé, s'abandonnait au désespoir, et les consolations de sa jeune femme le trouvaient insensible. Cependant ils apprirent bientôt que le roi s'avancait vers Besançon;

il fallut quitter encore cette retraite; et la tête de Gérard étant mise à prix, la fuite même devait leur offrir mille dangers. Ce dernier coup finit d'accabler le comte.

« Laissez-moi, dit-il à Berthe et aux quelques chevaliers qui l'entouraient encore; j'aime mieux me livrer à la merci de mon ennemi cruel que vous voir exposés à tant de périls pour me sauver. Retournez près de votre sœur, ma chère Berthe, et sous sa protection vivez en paix, priant Dieu pour mon âme.

— Moi, vous quitter! mon cher seigneur, s'écria-t-elle tout en larmes et l'étreignant avec tendresse. Ah! plutôt mille fois partager votre sort que vous abandonner ainsi. Mais pourquoi perdre tout espoir? si la terre de France n'a plus d'asile à nous donner, allons-en demander un au roi de Hongrie, votre parent; il ne refusera pas de nous recevoir. »

Gérard l'embrassa, touché de son dévouement: « Eh bien! partons, lui dit-il, puisque vous le voulez; » et montant à cheval ils prirent le chemin de la Hongrie; sept chevaliers les accompagnaient et entreprenaient avec eux cette longue route. Après avoir marché pendant plusieurs jours ils se trouvaient à l'entrée de la forêt des Ardennes, quand s'étant arrêtés au bord d'une rivière pour se reposer un peu, ils virent s'approcher un guerrier accompagné de dix hommes d'armes. Reconnaisant à leurs enseignes qu'ils revenaient de l'armée du roi de France, Gérard plein de courroux s'élance à leur rencontre, et d'un coup de son épée fait voler la tête de leur chef; mais une autre troupe qui les suivait étant accourue à leur cris, un combat s'engage, où Gérard voit tomber successivement tous ses défenseurs, et reste seul, debout, avec Berthe épouvantée. Le fidèle écuyer qui avait conduit la comtesse à Besançon et suivait ses maîtres dans leur fuite, se trouvait au milieu des morts, et blessé grièvement. Berthe lui prodigua tous les secours qui étaient en son pouvoir;



elle lava ses plaies avec de l'eau fraîche et déchira ses propres vêtements pour étancher le sang qui s'écoulait à longs flots. Gérard ayant placé le blessé sur son cheval, ils se remirent tristement en marche, cherchant de toutes parts dans la forêt s'ils ne découvriraient pas une chaumière où il leur fût possible de s'abriter.

« Sainte Marie ! murmurait doucement » la comtesse ; benoîte Vierge, qui m'avez » toujours soutenue dans mes déconforts » et tourments, viendrez-vous pas à notre » aide en cette extrémité ? »

Sa prière fut bientôt exaucée ; à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils virent une cabane isolée ; un vieil ermite vêtu d'une peau de chèvre était à la porte, agenouillé devant une madone rustique.

Ils s'approchèrent, et Gérard lui demanda l'hospitalité.

L'ermite les fit entrer, alluma du feu, prépara un lit de feuilles sèches où il les aida à déposer le blessé, puis il leur offrit du lait et du pain noir, seules provisions qu'il possédât dans sa retraite.

Gérard ayant attaché les chevaux à la porte de la cabane, leur donna à manger de l'herbe, que lui-même et madame Berthe étaient allés cueillir ; puis se renfermant près du malade, ils ne le quittèrent plus... cependant, malgré leurs soins, pendant la nuit le pauvre écuyer expira dans leurs bras. Le lendemain ils voulurent continuer leur chemin ; mais tandis que, cédant à la fatigue, sur le matin ils s'étaient endormis, des larrons venant à passer avaient détaché et emmené les chevaux, si bien qu'au réveil de Berthe et de Gérard ils ne les trouvèrent plus. Le comte voyant cette fatalité qui le poursuivait sans cesse, éclata en murmures et en plaintes, lançant l'anathème et la malédiction vers les cieux ; l'ermite épouvanté se détournait avec horreur ; alors Berthe éplorée se jeta humblement aux genoux du saint homme, le conjurant de prendre en pitié l'égarement de son mari et de ne point l'abandonner.

Les paroles touchantes de cette sainte femme émurent le cœur du vieillard ; il se mit en prières avec elle, puis, s'approchant de Gérard il essaya de le calmer ; mais le désespoir de celui-ci était trop violent pour s'apaiser aussitôt ; le nom du roi, surtout, revenait souvent sur ses lèvres, et il jurait sans cesse qu'il n'aurait de bonheur sur la terre qu'après s'être vengé.

Cependant l'homme de Dieu lui parla avec tant d'onction et de sagesse, que peu à peu cet emportement fit place à des pensées plus chrétiennes ; il reconnut que la main toute-puissante du Seigneur avait voulu sans doute le châtier ; et faisant l'humble aveu de ses fautes, il abjura sa haine et promit d'accomplir fidèlement la pénitence qui lui serait imposée. L'ermite alors le condamna à rester pendant sept années obscur et méprisé, travaillant pour vivre, sans porter jamais aucune arme ni se faire connaître à qui que ce fût. Le comte se soumit à ces dures conditions. Soutenu et encouragé par sa femme, il construisit une cabane dans le voisinage de l'ermite ; puis, étant allé trouver un charbonnier de la forêt, il lui demanda de l'occuper à son service. Celui-ci, charmé de la haute taille et de la force de Gérard, l'engagea pour varlet. Moyennant un salaire de sept deniers, ce chevalier naguère si puissant, possesseur de tant de seigneuries et de comtés, l'allié de tant de rois, qui avait vu marcher une armée sous ses ordres, se rendait chaque jour à la ville, courbé sous le poids des sacs de charbon que son maître lui commandait d'aller y vendre. Berthe, de son côté, travaillait toujours, taillant et cousant draps blancs et chemises de serge, choses qu'elle avait apprises dès son enfance dans la maison de son père. Vêtue comme une pauvre femme du peuple, la comtesse n'avait point perdu ses charmes, et sous ses modestes habillements, sa douce beauté paraissait plus touchante. Quand venait la nuit, les deux époux se réunissaient dans leur cabane, et après le



repas frugal du soir, ils lisaient ensemble la vie des saints pères, où ils se complaisaient grandement.

Le bruit de leur mort s'étant répandu dans le royaume, et ne les ayant vu paraître nulle part, on ne mettait point en doute qu'ils ne fussent trépassés dans leur fuite. Charles le Chauve s'était emparé de tous leurs biens et en avait donné une partie aux seigneurs de sa cour. Pour Éloyse, gardant leur souvenir dans son cœur, elle pleurait secrètement ces chères victimes, et rien ne pouvait la distraire de sa tristesse.

Les sept années de pénitence imposées à Gérard venaient d'expirer; charmés de la paix profonde qu'ils avaient rencontrée loin des hommes, les deux époux se demandaient s'ils ne feraient pas mieux d'achever leurs jours dans la retraite et le travail que de s'exposer de nouveau à tous les périls d'un monde qui leur avait été si funeste; quand, le roi Charles, voulant essayer de réjouir sa femme, qui était toujours attristée et dolente, résolut de donner de grandes fêtes pour la solennité de la Pentecôte. Il invita de toutes parts la noblesse à s'y rendre, et fit publier dans toutes les villes de son royaume l'annonce de ces réjouissances. Gérard étant allé vendre son charbon, entendit le héraut qui proclamait à haute voix l'invitation et les magnificences royales. En un instant tous les souvenirs chevaleresques du comte se réveillèrent; il s'éleva un combat violent dans son cœur, et dès qu'il revit Berthe, il lui fit part de cette nouvelle ainsi que du désir qu'il éprouvait de se trouver à cette fête.

« Eh bien, partons, lui dit-elle; je ne » saurais résister à l'envie de voir encore » une fois ma chère sœur; nous essayerons » de pénétrer jusqu'à elle, et si nos démarches ne réussissent pas, nous reviendrons dans cet asile, où le père des misérables nous a si souvent réconfortés et » soutenus par sa grâce. »

Ayant reçu la bénédiction de l'ermite,

ils se mirent en route, et marchèrent ainsi jusqu'à Paris, demandant le soir l'hospitalité chez quelque villageois, et se nourrissant des provisions que Gérard avait emportées. Ils arrivèrent la veille du saint jour de la Pentecôte, brisés de fatigue, la chaussure en lambeaux, poudreux, couverts de vêtements qui se déchiraient de toutes parts. S'étant dirigés vers le palais du roi, ils apprirent que la reine allait sortir, et se mêlèrent à la foule des pauvres qui attendaient son passage. Gérard, laissant sa femme un peu en arrière, s'avança jusque dans le vestibule du palais, et au moment où Éloyse sortait de ses appartements, il se dirigea vers elle. La reine voyant cet homme si misérable, s'approche, lui présentant une pièce de monnaie; il tend la main pour la recevoir, s'incline... un anneau d'or qu'il porte au doigt a frappé les yeux d'Éloyse. Étonnée, elle revient sur ses pas, et lui fait l'aumône une seconde fois, pour regarder encore ce bijou; puis elle envisage le comte sans cependant le reconnaître, tant il était changé; mais elle se sentait émue et saisie d'un trouble qui la faisait pâlir et chanceler; il lui semblait reconnaître l'anneau qu'elle avait donné à Gérard lors de son mariage.

Prise d'une idée subite, elle rentra chez elle, donna à une de ses femmes l'ordre d'aller quérir ce mendiant et de l'amener en sa présence. Gérard se laissa conduire; arrivé près de la reine, il la salua respectueusement et s'agenouilla devant elle. Alors, l'examinant de plus près, Éloyse le reconnut, s'élança avec transport, le couvrit de baisers et de larmes, ne pouvant parler, tant son émotion était grande. Enfin, retrouvant la parole, elle demanda sa chère Berthe :

« Elle est à votre porte, dit Gérard; je » l'ai laissée parmi les pauvres qui entourent le palais. »

Les larmes de la reine recommencèrent à couler, partagée qu'elle était entre la joie de retrouver sa sœur et le chagrin de la



voir dans un tel état. Elle l'envoya chercher aussitôt, et quand ils se trouvèrent réunis tous les trois, ce furent des transports, des étreintes, des sanglots et des caresses qu'on essayerait en vain de raconter. Après cette reconnaissance, Éloyse les laissa aux soins de ses suivantes, et alla rejoindre le roi, heureuse et pleine d'une gaieté qu'on ne lui avait pas vue depuis longtemps, ce qui causa grande réjouissance et ébattement dans le palais pendant toute cette journée. Le lendemain matin, étant couchée à côté de son mari, dont elle appréhendait encore la vieille haine contre Gérard, la reine résolut finement de scruter sa pensée. Au moment qu'il s'éveilla, s'étant tournée vers lui fort gracieuse et souriante :

« Très-redouté sire, lui dit-elle, j'ai eu » cette nuit en mon dormant un songe dont » je suis tout émerveillée : j'ai vu un beau » pigeon blanc, lequel descendait de devers » le ciel, et entra dans votre corps, et votre » face en devenait si claire et si luisante, que » c'était une extrême plaisance à regarder, » et il semblait que ce fût un visage angé- » lique; et alors issait de votre bouche et » s'épandait à flots de parfums une si douce » odeur, laquelle procédait de votre sein, » que jamais autre paradis je ne voulusse » avoir, tant elle était parfaite et bonne. » D'autre part, il me semblait que j'étais » très-durement navrée au cœur et blessée » d'une plaie si profonde, que j'en étais en » péril de mort; mais sitôt que je sentis » cette tant douce odeur, je fus rendue » toute saine et toute guérie; puis me sem- » bla voir encore un cerf et une biche ve- » nant à moi tendrement, qui devant vous » s'agenouillaient, criant merci, et vous » requéraient grâce et pardon; et comme » homme très-piteux et très-débonnaire » que vous êtes, les faisiez dresser, leur » allant querir à boire et à manger de vos » propres mains, et leur ayant donné cette » réfection, les renvoyiez joyeusement. »

Le roi ayant entendu le récit de ce rêve, n'en pouvait deviner la signification; mais

XF.

Éloyse lui expliqua que le pigeon blanc venu du ciel était le benoît Seigneur Jésus qu'il devait recevoir ce jour même dans le sacrement de l'Eucharistie, et que la plaie au cœur, dont elle semblait frappée, était le chagrin d'avoir perdu Berthe et Gérard, figurés par le cerf et la biche, auxquels il devrait faire grâce, si, n'étant point morts et le songe venant à se réaliser, ils imploreraient sa miséricorde. La reine était tellement émue en achevant ces paroles, qu'elle ne put retenir ses larmes. Charles étendit les bras pour l'accoler et la reconforter, lui avouant que plus d'une fois il s'était reproché d'avoir traité Gérard si cruellement et avait regretté sa bonne sœur Berthe; il assura même que s'ils étaient vivants, et que leur retraite lui fût connue, il les enverrait querir et les rétablirait dans toutes les dignités qu'il leur avait enlevées. Enchantée de voir son mari dans de tels sentiments, Éloyse le remercia avec tendresse, puis s'étant levée, elle alla prendre les deux époux, toujours vêtus de leurs pauvres habits de la veille, et se rendit avec eux dans la chapelle où le roi devait entendre la messe. Bientôt il arriva revêtu de ses ornements royaux, et suivi de la foule des princes, seigneurs et chevaliers de toute sorte. A son approche, la reine se leva, prit Gérard et Berthe par la main, et ayant été se jeter avec eux aux genoux du roi, elle l'implora par des supplications et des larmes; Charles surpris l'embrassa, la releva d'un air attendri en lui disant :

« Ah! madame, pourquoi montrez-vous » aujourd'hui avoir telle douleur en votre » âme? et qui sont ces deux-ci que je vois » si las et si tristes, auxquels vous faites » cette accointance?

» — Mon cher seigneur, répondit la » reine, c'est le cerf et la biche que je » vous ai exposés de mon songe. Sire! » pour la divine grâce que vous vous atten- » dez à recevoir de notre doux Sauveur » Jésus-Christ, à cette benoîte messe, je » vous en prie, qu'il vous prenne pitié



« d'eux; veuillez leur pardonner et les ré-  
tablir dans votre généreuse faveur. »

Le roi, qui avait éprouvé secrètement bien des remords, ne put retenir ses pleurs en voyant ces illustres infortunés dans l'état misérable où sa persécution les avait réduits. Les relevant avec respect de l'attitude suppliante qu'ils avaient conservée, il fit à haute voix l'aveu loyal de ses torts, priant Gérard de les oublier pour que la réconciliation fût parfaite, et lui rendit publiquement tous les titres et biens qu'une guerre injuste lui avait fait perdre. Pendant le sacrifice de la messe, ils s'unirent tous dans une même prière, et les humbles pénitents de la forêt des Ardennes devinrent les héros des fêtes magnifiques que le roi de France avait ordonnées.

M<sup>lle</sup> ANTOINETTE QUARRÉE.

## La Loterie des Pauvres.

### I

« Regarde donc dans le petit salon en face, disait Henry à son cousin Albert, tous deux appuyés sur le balcon d'un des pavillons du château de Lussy, regarde donc ces demoiselles, avec quelle ardeur elles travaillent.

— Il faut bien qu'elles se dépêchent, puisque la robe qu'elles brodent est pour la loterie des pauvres que l'on tire ce soir. Aussi quel continuel mouvement de bras qui se lèvent, qui se baissent, qui vont, qui viennent!... C'est exemplaire, en vérité.

— Exemplaire... jusqu'à un certain point; car les langues de ces demoiselles, qui vont et viennent tout aussi activement, je t'en réponds, sont encore plus piquantes que leurs aiguilles. Si nous pouvions les entendre comme nous les voyons, je crois qu'elles ne seraient pas fort à leur aise.

— Tu supposes qu'elles disent du mal, ou du moins se moquent du tiers et du quart; mais tu n'en sais rien.

— Comment! je suppose?... je n'en sais rien?... Tout à l'heure, en passant dans la galerie sur laquelle ouvre la porte du salon où sont ces demoiselles, j'ai entendu prononcer des noms bien connus, le mien entre autres, et cela avec de si grands éclats de rire, que, ma foi, je n'ai pu y tenir; j'ai écouté. C'était mal, et j'en ai été puni; car Dieu sait ce qui est arrivé à mon oreille en quolibets de toutes sortes! « Madame d'Arbonne, qui est si avare... mademoiselle Julie, qui est toujours si ridiculement coiffée... madame d'Erigny, avec sa taille de poupée... le vieux monsieur de Bruge, ce parasite... et le cousin Albert... »

— Elles ont parlé de moi!...

— Et on en disait sur le cousin Albert! « Ce songe-creux qui s'occupe cent fois plus de chemins de fer, de machines à vapeur et d'inventions nouvelles, qu'il ne fait d'attention à ses cousines... ce cousin Albert, qui peut être *ingénieur*, mais n'est pas *ingénieux*. »

— C'est Adèle qui a dit cela, je la devine.

— Ma foi, je n'en sais rien, car je me suis sauvé quand j'ai compris que mon vilain métier d'écouter aux portes allait me valoir encore pour mon compte quelques compliments du même genre.

— Ah! je puis être *ingénieur*, mais je ne suis pas *ingénieux*! répéta entre ses dents Albert, qui prenait évidemment la chose moins magnaniment qu'il ne s'efforçait de le faire paraître. Ah! chère cousine, nous verrons cela! Et en se parlant ainsi, il avait l'air méditatif d'un homme qui cherche un problème; puis, tout à coup, et comme s'il l'avait trouvé: « C'est cela!... mais, en attendant, Henry, allons nous promener dans le parc; j'ai quelques vers à terminer, et que je veux te soumettre. »



## II

Sur un canapé adossé à l'une des croisées d'un petit salon de travail, trônait Adèle de Lussy devant un métier sur lequel était tendue une mousseline aux trois quarts couverte de fleurs et d'enlacements parfaitement brodés ; à sa gauche était Antonia, sa sœur, et de l'autre côté du métier une jeune personne, grave et modeste, Nathalie, institutrice des enfants d'une parente de madame de Lussy, qui habitait un château voisin. Ces demoiselles travaillaient à la robe destinée pour le bal des pauvres.

Les médisances continuaient de plus belle, et toute la société y avait passé.

« Voilà une œuvre de charité peu charitablement exécutée, mesdemoiselles, ne put s'empêcher de dire Nathalie. Vous conviendrez que vos moqueries et vos méchancetés accompagnent fort mal notre pieux travail. De telles conversations sont loin d'être édifiantes.

— Bah ! bah ! reprit Antonia, il ne faudrait jamais rire si l'on en croyait Nathalie. On voit bien qu'elle est habituée à régenter et à gourmander ses deux petites filles.

— Dieu ! que je plains la femme qui épousera ce cher cousin Albert ! dit Adèle, suspendant son aiguille sur un point commencé ; l'ennuiera-t-il avec ses wagons, ses rails, ses locomotives ! Il ne saura lui parler que de cela.

— Et de quoi donc voudriez-vous qu'il s'occupât, mademoiselle ? dit Nathalie avec un peu d'impatience. Faudrait-il qu'il parlât robes, fleurs, rubans, dentelles ? Ce serait là une digne occupation pour un homme, et surtout pour un homme aussi distingué ! Je vous conseille alors de décroquer dans votre sagesse, que pour causer chiffons, on devra être sorti le premier de l'école Polytechnique.

— Très-bien ! reprit Adèle, nous ferons quelque chose de Nathalie ; elle commence à dire des petites malices.

— Des petites malices... soit !... mais jamais des méchancetés, » répondit Nathalie.

Bientôt le soleil approchant de son déclin les avertit de se presser ; mais il restait encore du travail pour assez longtemps ; Nathalie offrit de terminer la robe. Adèle et Antonia ne se le firent pas dire deux fois ; elles avaient leur toilette à faire, et quand la cloche du dîner se fit entendre, elles se rendirent dans la salle à manger.

« Où donc est Nathalie, mesdemoiselles ? leur demanda-t-on lorsqu'on les vit entrer seules.

— Nathalie ? répondit Antonia, mais... elle...

— Nathalie ! reprit bien vite Adèle, voyant l'embarras de sa sœur, Nathalie ? elle est restée dans le petit salon... Nous avons chacune notre tâche... et... Nathalie achève la sienne. »

## III

Nathalie ne vint prendre place à table qu'à la fin du second service, et bientôt l'on passa dans le grand salon. Là, sur tous les meubles : piano, table à ouvrage, étagères, brillaient, à la splendeur des bougies, de gracieux tableaux, de vives tapisseries fines comme des peintures, des bourses étincelantes de perles d'or et de perles d'acier..... mais le plus beau lot entre tous, c'était la robe brodée par ces demoiselles.

Le salon présentait en ce moment cette riante confusion qui suit immédiatement le dîner. Mme de Lussy faisait servir le café ; les personnes invitées arrivaient.

« Madame d'Érigny ! mademoiselle Julie ! » annonça le domestique.

— Ah ! voici madame d'Érigny avec sa taille de poupée, et mademoiselle Julie qui est toujours si ridiculement coiffée, » dit à demi-voix Henry à Albert, mais de manière à être entendu d'Adèle, qui reconnut parfaitement ses phrases du matin ; elle les avait dites tant de fois,



qu'elle ne fut point étonnée de les entendre répéter... Aussi, sans s'en inquiéter, elle se précipita au-devant de M<sup>me</sup> d'Érigny et de sa fille, avec toutes les marques de la plus sincère affection.

« Sais-tu, Julie, que tu es charmante ce soir! lui dit-elle, tu es coiffée à ravir! et ta mère, quelle taille élégante! N'est-ce pas, Antonia? »

M<sup>me</sup> d'Érigny et Julie, prenant pour sincères ces affectueuses démonstrations, les rendaient avec usure, et félicitaient M<sup>me</sup> de Lussy d'avoir deux si charmantes, si excellentes filles, lorsque la voix du domestique annonça :

« Madame d'Arlonne!

— Ah! madame d'Arlonne, » dit Albert à Henry, toujours de manière à être entendu de sa cousine, « tu sais, *madame d'Arlonne qui est si avare.* »

Mais ce propos, Adèle l'avait tenu pour la première fois le matin; et lui parut étrange d'entendre Albert, ordinairement si réservé, parler mal de quelqu'un, surtout dans les mêmes termes dont elle s'était servie. Comme elle faisait tout bas cette réflexion, les deux filles de M<sup>me</sup> d'Arlonne s'avancèrent vers Adèle et l'attirèrent auprès de leur mère. Adèle les suivit, et M<sup>me</sup> d'Arlonne, après l'avoir tendrement embrassée, dit en lui présentant un album relié magnifiquement :

« Tu as travaillé d'une manière charmante pour les pauvres, ma belle petite; Dieu te récompensera dans le ciel; moi, je te récompense comme je le puis. »

Adèle reçut cet album d'un air confus et sans oser lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Albert. D'autres personnes étaient arrivées : à chaque nom nouveau qui rappelait à Henry une méchanceté d'Adèle et d'Antonia, il les regardait, et s'émerveillait de ne pas les voir plus troublées.

Un groupe s'était formé autour d'Albert, et la conversation paraissait être fort intéressante; quelques dames l'avaient

déjà interrogé sur les divers lots qu'elles venaient d'examiner.

« Monsieur Albert, dit une de ces dames, quel est donc ce petit paquet enveloppé d'une simple feuille de papier blanc?

— Blanc... pas tout à fait, répondit-il, car j'y ai lu ces deux mots : *Précieuse découverte!* et je puis, mesdames, vous mettre au fait d'autant mieux que cette *découverte* est de moi : j'ai voulu en faire hommage à l'œuvre de charité qui nous rassemble. Voici ce que c'est en deux mots. Le télescope, qui nous permet de voir à de grandes distances des objets inaccessibles à la vue simple, le télescope est une puissance infinie prêtée à l'œil. Je pensais depuis longtemps qu'il ne devait pas être impossible à la science de donner à l'oreille un secours analogue. Parvenir à ce résultat, tel était le but de mes méditations, et voilà, soit dit en passant, ce qui explique comment, même au milieu de vous, mesdames, j'avais souvent l'air d'un *songe-cœur.* »

En prononçant ce dernier mot, Albert regardait Adèle et Antonia, qui paraissaient décontenancées.

« On peut être *ingénieur sans être ingénieux*, continua Albert; mais enfin je crois avoir réussi à découvrir la composition d'une matière douée d'une sensibilité si exquise, que le bruit le plus léger, le plus éloigné, elle le saisit dans l'air et le transmet à l'oreille stupéfaite; et pour m'assurer de l'efficacité de mon procédé, j'ai recueilli ce matin une conversation qui se tenait à deux cents pas de moi; je l'ai écrite et l'ai jointe à l'instrument renfermé dans ce papier, afin d'augmenter le nombre des lots gagnants que nous allons tirer tout à l'heure.

— Oh! que ce sera curieux! que je voudrais avoir ce lot! » s'écria-t-on de tous côtés.

Adèle et Antonia avaient pâli; elles se rappelaient les mots prononcés par Henry et Albert, et tremblaient que leur conversation, saisie à l'aide du merveilleux in-



strument, ne fût là enveloppée de ce papier. Bientôt il leur devint impossible de conserver aucun doute à cet égard.

« La personne à qui le sort enverra ce lot, continua Albert, pourra faire sur-le-champ l'expérience de ce que produit mon instrument acoustique ; car il lui suffira de donner lecture à voix haute de cette conversation dérobée à deux demoiselles fort aimables qui sont dans ce salon.

— Et ces demoiselles ne feront certainement aucune difficulté d'en reconnaître la véracité, ajouta M<sup>me</sup> d'Érigny ; l'entretien de deux jeunes filles ne doit pas plus craindre la publicité que leurs actions ne doivent redouter le grand jour. »

Adèle et Antonia ne savaient où se cacher ; leurs malices, leurs moqueries, leurs propos méchants, allaient être lus en plein salon ! Cette réputation de bonté, de douceur, dont elles jouissaient, leur serait enlevée ! Ainsi toutes les personnes présentes allaient savoir comment elles les avaient traitées !

Ces réflexions se pressaient dans leur esprit ; pour conjurer cette honte qui les menaçait, elles ne voyaient aucun moyen. Antonia eut bien l'idée d'aller prier Henry d'engager Albert à ne pas livrer leur entretien ; mais c'était avouer leur faute... elle hésitait. Antonia se levait cependant pour mettre son projet à exécution, lorsque M<sup>me</sup> de Lussy annonça le commencement du tirage.

Une urne fut apportée ; pour y puiser on choisit la plus jeune petite fille du salon, un ange blanc et rose ; un ange remplissant un office de charité, c'était une divine harmonie ! Le premier numéro qui passa de la main de l'enfant dans celle d'Albert, proclamateur des arrêts du sort, fit éclater de rire tout le monde : une pipe magnifique était échue en partage à Julie d'Érigny ; puis le hasard décerna à Henry une charmante petite ménagère. A chacune des bévues de l'aveugle destin, le salon retentissait de nouveaux accès de gaieté qui

faisaient ressortir la sombre taciturnité d'Adèle et d'Antonia. Chaque fois que le petit ange, avec un geste d'une grâce infinie, enfonçait son bras tout entier dans l'urne fatale, elles étaient prises d'un nouveau frisson, et lorsque sortait la petite main mignonne toute remplie par un numéro inconnu...

« C'est notre honte, se disaient-elles : tout va être divulgué ! Tout le monde va savoir ce que nous avons dit de mal ce matin !

— Le cinquante-six ! prononça Albert, après avoir reçu de l'innocent ministre du sort un nouveau numéro ; le cinquante-six... voici ce qui revient à monsieur. »

Quelle fut la terreur d'Antonia et d'Adèle lorsqu'elles virent Albert prendre la précieuse découverte, et remettre ce lot à un vieil ami de leur père, à M. de Bruge, qu'elles avaient traité de parasite et qui allait le lire à voix haute ! C'était à en mourir de douleur et d'effroi, et certainement chacun eût remarqué leur pâleur et l'égarément de leurs yeux, si l'on n'eût été tout occupé du tirage des derniers numéros.

Le soixante-quatre n'avait pas été fort adroit, car d'après ses ordres capricieux, un immense bonnet grec était tombé sur la petite tête blonde de la plus jeune des élèves de Nathalie, enfant de huit ans. Le quatre-vingt-huit et le soixante furent tout à fait aimables pour Antonia et pour Adèle ; ils leur départirent les deux plus charmants tableaux de la collection. En tout autre moment, elles eussent été ravies ; mais, dans l'état d'angoisse où les tenait ce paquet mystérieux, elles avaient l'air prêtes à pleurer.

Le soixante-dix fut juste entre tous ; il donna à Nathalie la robe brodée à laquelle elle avait si puissamment travaillé.

Le tirage étant terminé, chacun priaît à grands cris le possesseur de la découverte d'Albert d'en donner connaissance à l'assemblée ; alors s'avancant pour obéir au vœu



général, et debout devant la cheminée, M. de Bruge s'apprêtait à développer le paquet, lorsque M<sup>me</sup> de Lussy proposa que d'abord les personnes auxquelles étaient échus des lots incompatibles les vendissent à l'instant même; cette proposition ayant été agréée à l'unanimité, un marché s'établit. Cefut un nouveau divertissement pour tous, excepté pour Adèle et Antonia, dont l'agonie devenait plus poignante en se prolongeant. Lemarché terminé, il fut convenu que l'argent qu'il avait produit serait ajouté à la caisse des pauvres. Adèle et Antonia eurent en ce moment la bonne idée de vendre aussi leurs tableaux pour accroître encore les fonds des malheureux; elles espéraient que cette bonne action leur vaudrait quelque indulgence... Mais M. de Bruge s'apprêtait à lire le résultat de la *précieuse découverte*; toutes les oreilles étaient attentives; déjà il déployait lentement le papier et venait de commencer le prélude d'usage... les trois petites toux obligées; Adèle et Antonia se sentant émues au point de défaillir, cherchaient d'un oeil plein de désespoir s'il y avait le moindre intervalle dans la foule qui les entourait, afin de sortir du salon... mais derrière elles se pressaient dix rangs bien compactes de personnes assises... il fallait donc se soumettre à rester là, à rougir à la vue de leur père, de leur mère, de tous ces amis, ces parents dont elles avaient médité... Comme elles regrettaient amèrement, en ce moment suprême, d'avoir obéi à l'entraînement d'un défaut contre lequel on les avait tant de fois prémunies! avec quels pieux serments elles promettaient à Dieu, à leur prochain, de ne plus les offenser par des paroles médisantes!

Enfin la dernière petite toux s'était fait entendre; M. de Bruge commença ainsi :

Quand sous les pas du pauvre en son rude che-  
La loterie ouvrait son nébuleux abîme. [min,

« Comment! dit-il en s'interrompant, c'est là une conversation ?

— Ah! pardon! mille pardons! s'écria Albert de l'accent le plus naturel, en s'élançant vers M. de Bruge; c'est une erreur... Ce que vous tenez là, ce sont des vers que j'ai cru avoir déchirés... La conversation, je l'aurai laissée dans ma chambre, et je vais... »

Antonia et Adèle, qui avaient commencé à respirer, furent reprises d'une nouvelle suffocation... Albert vit Adèle prête à s'évanouir... elle lui fit pitié.

« Mesdames, ajouta-t-il, vous me voyez confus; je vous ai trompées sans intention; le papier qui contenait cet entretien pour prouver la bonté de ma découverte, c'est lui que j'aurai déchiré à la place des vers... »

Le cœur d'Adèle, celui d'Antonia se dilatèrent à ces paroles; il n'en fut pas de même pour les curieux et curieuses du salon; mais enfin on se réunit afin de demander au moins la lecture des vers, et M. de Bruge reprit ainsi :

Quand sous les pas du pauvre en son rude che-  
La loterie ouvrait son nébuleux abîme, [min,  
D'un espoir affamé le malheureux, victime,  
Donnait le pain du jour pour l'or du lendemain.  
C'était lui tendre un piège odieux, inhumain,  
De la société l'infamie et le crime;  
Mais la grâce du ciel, la charité sublime  
Fait le hasard pieux en lui donnant la main.  
Pour que le pauvre gagne, elle met dans la roue  
Ces riens délicieux où l'aiguille se joue,  
Ce que l'art a créé dans d'élégants loisirs.  
Elle plane, ange pur, sur la joyeuse danse;  
Par elle la misère a sa part de plaisir:  
Le sort n'est plus athée, il devient Providence.

« Ces vers parlent de danse, dit M<sup>me</sup> de Lussy, il faut danser. »

A la grande joie des jeunes filles, un petit bal fut organisé sur-le-champ. Albert invita sa cousine pour la première contredanse, et s'aperçut bien vite de l'effet produit par la rude leçon qu'il venait de lui donner. Adèle fut bienveillante, affectueuse, bonne dans tout ce qu'elle dit entre chaque acte du quadrille. Ses qualités, dégagées de toute médisance et de moque-



rie, brillèrent d'autant plus; et au bout  
d'un an, ayant pour demoiselle d'honneur  
Antonia, désormais aussi bien corrigée que

sa sœur, Adèle sortait de Saint-Roch l'heureuse femme de son cousin Albert.

ERNEST FOUINET.

## Adieu.

- » Laisse-moi pleurer seule, et souffrir en ce lieu;
- » L'aube paraît au ciel et blanchit la campagne;
- » Déjà ses rayons d'or colorent la montagne;
  - » Enfant de mes douleurs... adieu!
- » Va réveiller l'âme insensible
- » Du riche, de l'homme orgueilleux;
- » Touche son cœur, inaccessible
- » Aux cris plaintifs des malheureux.
- » Parle-lui du chalet où coula ton enfance;
  - » ▲ ton sort, à ton innocence,
- » A tes récits, peut-être, il donnera des pleurs!
- » Adieu!... Lorsqu'au printemps nous reverrons les fleurs,
- » Je ne compterai plus les jours de ton absence;
- » Tu reviendras alors terminer ma souffrance,
- » Nous oublierons alors nos maux et nos douleurs. »

Et le bon fils et la plaintive mère  
Confondaient leurs soupirs et leurs embrassements,  
Leurs adieux, leurs regrets, et leur douleur amère,  
Et de leurs cœurs brisés les longs déchirements.

L'enfant part du chalet où sa faible paupière  
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière;  
Il part, et de la France il a pris le chemin :  
Le voilà seul, errant, délaissé sur la terre ;

Nul ne lui reste que son chien,  
Son ami dès l'enfance et son zélé gardien...

Et pâle, l'œil en pleurs, sur la montagne altière  
De l'aride penchant il suivait le sentier;  
Bientôt, l'ombre du soir tomba sur la bruyère,  
Le pic inaccessible et l'immense glacier.

Déjà de blancs flocons couvrent au loin la terre;  
L'avalanche descend, le front ceint de frimas;



On n'entend que les rocs croulant avec fracas,  
La chute des torrents et la voix du tonnerre...

L'ombre croît : les autans, déchaînés dans les airs,  
Sur les sommets blanchis appellent la tempête :  
Le jeune montagnard voit briller sur sa tête  
Les feux rapides des éclairs.

Il éclate en sanglots ; sa voix de cime en cimes  
Retentit : « O ma mère ! oh ! viens me secourir !  
» Me faudra-t-il rester, perdu dans les abîmes ?  
» Sur ces sommets déserts faudra-t-il donc mourir ? »

Et de sa plainte commencée  
Les vents, dans les airs obscurcis,  
Dispersaient les sons affaiblis...  
Puis, mourant, il tomba sur la terre glacée,  
Et rien ne répondit à ses lugubres cris.

Il appelait sa mère, et sa voix gémissante  
S'éteignit parmi les sanglots ;  
Et seule, dans la nuit, la foudre menaçante  
Mêla son long murmure au bruit confus des flots.

Longtemps son dard brûlant sillonna le nuage :  
Le lendemain, au point du jour,  
Le chien fidèle, errant sur la cime sauvagée,  
Chercha son jeune ami disparu dans l'orage,  
Son ami, sous la neige endormi sans retour...

Trois jours sont écoulés : au seuil de la chaumière  
Il rentre... et son œil morne où se peint la douleur,  
Et ses longs hurlements, à la sensible mère  
Font pressentir l'affreux malheur.

Elle court égarée, elle vole expirante ;  
L'amour et la terreur précipitent ses pas...  
Elle vole au glacier... là sa voix défaillante  
Redemande son fils... et son fils ne vient pas !  
Comme une tendre fleur il a penché sa tête :  
De son dernier sommeil il repose au désert,  
Et ses restes glacés et flétris par l'hiver  
Ont disparu dans la tempête.

M<sup>me</sup> FÉLICIE D'AYZAC,

Dame de la maison royale de Saint-Denis.



## Revue des Théâtres.

*La marquise de Rantzau, ou la Nouvelle mariée*, comédie en deux actes, mêlée de couplets, par M. Jules de Premary.

Madame la duchesse de Livry, en mourant, avait légué la tutelle de sa fille au maréchal de camp marquis de Rantzau, son parent, et l'ami intime de feu le duc de Livry. Pour un soldat, la mission était délicate : le marquis ne vit rien de mieux que de placer sa pupille chez les bénédictines de Chelles, dont une demoiselle de Livry, sa cousine, était abbesse. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, nommé par le roi gouverneur de la ville de Mayenne, le marquis de Rantzau, avant de se rendre à son poste, crut de son devoir de s'occuper de sa pupille. Il se rendit donc à l'abbaye de Chelles au moment où la pauvre Marceline allait se faire religieuse à contre-cœur. Connaissant la bonté de son tuteur, elle exigea de lui qu'il l'emmenât du couvent ainsi qu'Ursule, une de ses amies, qui ne voulait pas non plus être religieuse ; mais le moyen de garder deux jeunes filles dans une citadelle ! Le marquis proposa à sa pupille de l'épouser ; elle y consentit avec joie. Elle avait dix-sept ans, il en avait soixante-douze, et, digne d'être le petit-fils de ce brave maréchal de Rantzau qui avait perdu à la guerre une jambe, un bras, un œil, et ne conservait d'entier que le cœur, le marquis avait laissé sa santé sur tous les champs de bataille, si bien que, dans sa dernière affaire, il avait commandé le feu en chaise à porteurs.

Nous sommes en 1749 : depuis deux jours Marceline est la femme du marquis de Rantzau ; tous deux habitent le château de Livry, près la ville de Mayenne, avec Ursule, demoiselle de compagnie de la marquise, et le docteur Forbin, médecin

du marquis. Ce château, qui de la branche cadette des de Livry est tombé par testament dans le domaine de Marceline, et où son cousin, Georges de Livry, a été élevé... pauvre jeune homme qui vient de se faire tuer en duel après avoir blessé son adversaire, ce château, dis-je, est orné de portraits de famille bardés de fer, de vieilles tapisseries agitées par le vent, de sombres galeries, de tortueux corridors, de portes de fer, de donjons... rien n'y manque... pas même les revenants ; car Hubert, le garde-chasse, vieux soldat brave comme son mousquet, et qui veillait seul sur ce château depuis qu'il était inhabité, vient raconter au marquis qu'une âme en peine erre depuis quelques jours dans le château, et que chaque matin il trouve son garde-manger presque vide. Le marquis tient toutes les nuits ses domestiques éveillés ; enfin il s'est décidé à faire une battue contre le revenant. Babyas, le valet de chambre, entre armé de pied en cap : « Monsieur le marquis, lui dit-il, j'ai vu au clair de la lune comme une figure qui rôdait au bas de la galerie du nord... ça avait au moins quinze pieds de haut ! — La peur grandit les objets, répond le marquis. — Le fait est que j'ai eu peur, je ne rougis pas de le dire... j'ai eu peur. » Le marquis laisse Babyas avec Marceline et Ursule, puis, à la tête de tous ses domestiques, il part pour faire la chasse au revenant. Tandis que Babyas est à veiller dans la galerie, les deux amies se mettent à causer entre elles des événements qui leur sont arrivés : « Il y a quelques jours vous étiez prête à prendre le voile à l'abbaye de Chelles, dit Ursule, et aujourd'hui vous voilà madame la marquise de Rantzau ! — Ce titre résonne bien, n'est-ce pas ? Et le jour de mon mariage, cette pompe, ces brillants cavaliers, cette musique, et le canon de la citadelle... puis les sentinelles qui me présentaient les armes... C'était bien gentil et j'étais bien fière, va ! — Et moi donc, qui partageais ces honneurs-là... de loin... comme votre amie ! Que vous



êtes bonne ! Sans vous, pauvre orpheline, je serais religieuse.... Mais j'avoue que voyant, il y a quelques années, M. le marquis venir au couvent et vous prendre sur ses genoux, je me disais : Voilà comme doit être un père... Un mari, je ne me le figurais pas comme cela, et il m'avait semblé que votre cousin, ce pauvre chevalier... — Par exemple ! un étourdi qui s'est fait tuer sans nous en prévenir, sans nous dire adieu ! Juge ce que j'aurais souffert ! Il n'était que mon cousin, et pourtant, quand madame l'abbesse m'a appris cet événement, ça m'a attristée. — Il était si gai quand il venait nous voir ! Il arrivait en frisant sa petite moustache, en faisant résonner ses grands éperons... — Pauvre cousin, mort si jeune !... et encore on dit que c'est bien heureux, parce que la justice du roi est impitoyable pour les duels. — Ça lui aurait appris à ne pas faire de chagrin à sa cousine. — A sa sœur, car je l'aimais comme une sœur, c'est plus qu'une cousine... Quand j'y pense, cela me jette une tristesse dans l'âme... N'en parlons plus. » Après un moment de silence : « Te rappelles-tu sa dernière visite, Ursule, quand il mangea toutes les confitures de notre cousine de Chelles ? Ces dames en étaient scandalisées. Un lieutenant de dragons qui mange des confitures, cela me paraissait si drôle !... » En ce moment on entend un grand bruit ; Babylas accourt effrayé : un bras a cassé un carreau et a jeté un papier ; Babylas le remet à la marquise, qui lit tout bas ce billet écrit au crayon et signé Georges : « Pour échapper à la justice du roi, disait-il, j'ai laissé courir le bruit de ma mort et me suis sauvé en pays étranger ; mais loin de vous, ma cousine, je ne puis vivre, et j'étais venu me cacher depuis quatre jours dans ce château où je suis né et dont je connais les détours ; mais vous y êtes arrivée avec votre tuteur, les gens du marquis me poursuivent, ils sont sur mes pas, je ne sais où me réfugier : ouvrez-moi la porte qui donne

sur le perron, près de la chapelle, où je suis perdu ! » — « Viens, Ursule ! s'écrie Marceline, viens ! à toi je peux tout dire... Pas un mot de tout ceci, » dit-elle à Babylas, qui tremble de tous ses membres.

« Encore seul ! se dit le pauvre garçon ; je n'aime pas à être seul... la nature m'a créé pour vivre en société. J'ai toujours des peurs... la nuit surtout... et on trouve ça ridicule... Au fait... c'est inconcevable ! moi, valet de chambre d'un maréchal de camp, avoir des souleurs pour la moindre chose !... Il faut que je soye né comme ça ; je suis poltron de naissance... c'est une infirmité bien désagréable !... » En ce moment, Georges paraît au balcon, pousse la fenêtre, souffle la lumière, renverse Babylas, et se sauve dans la chambre où viennent d'entrer la marquise et Ursule. Il était temps ! le marquis arrivait suivi de ses domestiques. En voyant les regards effarés de Babylas se diriger vers la chambre, le marquis va pour y entrer... Marceline en sort avec le plus grand calme : « Tu n'as rien vu ? lui demande le marquis ; tu étais seule dans ta chambre ? — Non, mon bon ami, j'étais avec Ursule, qui me tenait compagnie en vous attendant. — Partie remise, dit le marquis ; mais si je peux l'ajuster !... Qu'on place des sentinelles à toutes les portes, ajoute-t-il en s'adressant à Hubert ; et à la moindre alerte, qu'on m'appelle ! »

Restée seule avec le marquis, Marceline essaye de lui parler de Georges ; mais à ce seul nom le marquis prend un air sévère : « Autrefois, dit-il, il m'avait demandé ta main ; être ton mari, c'était son plus doux espoir... et se battre... malgré la discipline... un militaire !... S'il n'était pas mort, je l'aurais fait arrêter, c'était mon devoir. Bonne nuit, mon enfant ; va te reposer. » Et le marquis s'éloigne sans qu'elle ait osé lui avouer que son cousin était le revenant. Georges arrive, précédé d'Ursule ; Marceline veut le faire partir : « Ah ! laissez-moi un seul moment le bonheur de



vous voir ! lui répond Georges. — Vous n'y tenez pas beaucoup, puisque sans motif vous allez vous battre. — Sans motif ! quand on qualifiait d'une moitié de maréchal de France le noble marquis de Rantzau ! Fallait-il laisser insulter le chef de notre famille ! — Eh quoi ! mon cousin, vous vous battiez pour venger l'honneur de mon mari ! » Le pauvre Georges, en apprenant que sa cousine ne peut plus être sa femme, la prie de ne pas faire demander sa grâce par le marquis ; il va offrir sa tête au parlement, il veut mourir... Par ses prières, Marceline obtient qu'il vive, qu'il parte. Il s'élance par la fenêtre... On entend un coup de feu... le marquis entre tenant à la main sa carabine désarmée : « Je ne l'ai pas manqué, dit-il ; nous allons enfin savoir... » Alors il apprend de Marceline que le revenant n'est autre que Georges de Livry, que Georges s'est battu pour venger les insultes faites au marquis de Rantzau. Le marquis de Rantzau part pour Paris. Le docteur a retiré heureusement la balle, Georges ne mourra pas, il est enfermé sous la garde du docteur dans le donjon du château, où, pour toute consolation, Ursule lui apporte des confitures. Après deux mois d'absence, le marquis revient, et, devant Marceline, Georges, le docteur et Ursule, il annonce qu'il a obtenu la grâce de Georges ; Louis XV la lui a accordée en faveur du motif qui a causé le duel ; de plus, par les soins de l'ambassadeur français à Rome, le marquis a obtenu du grand conseil de sa sainteté, le pape, que son mariage soit déclaré nul. « Voici, ajoute-t-il, les lettres patentes qui m'en ont été expédiées ; je ne suis plus l'époux de mademoiselle Marceline de Livry, dont je redeviens le tuteur et le père. Je vous donne sa main, monsieur le chevalier. Vous habiterez ce château, moi la citadelle de Mayenne, mon dernier poste d'honneur... Je viendrai te voir, dit-il avec émotion à Marceline... tu seras toujours ma fille, n'est-ce pas ? — Toujours ! » dit Marceline se jetant toute en larmes dans ses bras.

Cette pièce est écrite avec esprit ; le caractère de Marceline est d'une naïveté charmante.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### *Économie Domestique.*

#### EAU POUR NETTOYER LE CUIVRE.

Achetez : pour 30 centimes d'esprit-de-vin,

31 grammes 25 centigrammes, ou un once d'acide de sucre,

62 grammes 50 centigrammes, ou deux onces de terre pourrie.

Mettez l'acide de sucre et la terre pourrie dans un vase, jetez dessus un verre d'eau bouillante pour faire fondre ce mélange ; quand il est fondu, ajoutez-y l'esprit-de-vin ; versez le tout dans une bouteille que vous achevez de remplir avec de l'eau de pluie.

Vous remuez bien la bouteille lorsque vous voudrez vous servir de cette eau, vous en imbiberez un petit morceau de laine avec lequel vous frotterez le cuivre, que vous achèverez de faire reluire en le frottant avec un linge sec.

### *Correspondance.*

Mon Dieu, ma chère amie, qu'il y a de bizarreries dans les caractères ! Telle jeune personne qui parle avec élégance, avec assurance, écrit gauchement, timidement ; telle autre qui aux plus simples questions rougit, balbutie, ose à peine répondre, écrit d'un style ferme, clair, spirituel... D'où cela vient-il ? Moi je crois que la première a vu beaucoup de monde, et que



l'autre a lu beaucoup de livres. Ces réflexions me sont suggérées par la lettre d'une de nos amies, que je ne te nommerai pas, et qui me fait les questions les plus naïves, de la manière la plus charmante. Tu jugeras ces questions par ce que j'y ai répondu.

• Lorsque tu es engagée d'un grand dîner, et que le domestique annonce : « Madame est servie ! » la maîtresse de la maison se lève ; tu te lèves une des dernières et attends que quelqu'un veuille bien venir t'offrir le bras (on ne donne plus la main). Tu prends donc le bras du cavalier qui se présente, vous entrez tous les deux dans la salle à manger. Arrivés près de la table, tu fais une révérence à ton cavalier en dégageant ton bras du sien. Si personne n'a songé à te donner le bras, place tes deux mains l'une dans l'autre et appuie-les sur la pointe du corsage de ta robe, de manière à ce que chaque main entoure de ses doigts le poignet et le bas de chaque bras, l'une des mains en dessus, l'autre en dessous... (Mon Dieu, que les choses les plus faciles à faire sont difficiles à dire ! ) Tes mains ainsi croisées, tu marches, les yeux à moitié baissés, derrière la personne que tu accompagnes. Arrivée près de la table, tu attends, dans la même position, que l'on t'ait désigné la place que tu dois occuper ; alors tu t'assieds, tu ôtes tes gants et les places sur tes genoux, ainsi que ton mouchoir, en ayant bien soin de ne pas laisser tomber tout cela sous la table, ce qui est presque impossible ; aussi je te conseillerais d'attacher gants et mouchoir avec une épingle à la pointe de ton corsage. Tu étends ta serviette dans sa longueur, sur tes genoux, sans la déplier ; tu prends ton potage en évitant de faire du bruit lorsque tu poses ta cuiller sur ton assiette, lorsque tu le manges, et surtout que ce ne soit pas par le côté de ta cuiller ! Si tu as un petit pain long, tu le casses en deux, le places à ta gauche, le tiens dans ta main gauche, et, de ta main droite, tu en détaches à mesure de

petites bouchées. Lorsque les domestiques t'offrent à boire, tu leur réponds oui ou non par un signe, et ne les remercies dans aucun cas. Ne parle pas à l'oreille de tes voisins, mais parle bas ; surtout, parle très-peu... Il vaut mieux avoir manqué de dire une chose spirituelle que de risquer de dire une sottise ! Ne lève jamais ton assiette pour manger ce qu'elle contient ; ne ramasse jamais ta sauce avec ton pain, laisse-la dans ton assiette. Lorsque l'on sert les rince-bouches, verse dans le vase une partie de l'eau contenue dans le verre, trempe le bout de tes doigts dans ce vase, essuie les avec ta serviette ; bois une gorgée de l'eau qui reste dans le verre ; gargarise ta bouche, de ta main gauche, prends le vase, élève-le, penche-le du côté de ta bouche de manière à y rejeter l'eau qui t'a servi à la gargariser, dépose le vase ; de ta main droite prends ta serviette et essuie le tour de ta bouche. Que tout cela se fasse sans bruit, sans attirer l'attention de personne, et dans le moment où tout le monde est occupé des mêmes soins. Pendant le dîner, tu tiens tes mains posées sur la table l'une plus avancée, l'autre moins.

» Lorsque tu rends une visite, tu ne fais pas la révérence en entrant dans le salon : tu t'avances vers la maîtresse de la maison et tu la salues par un mouvement de tête et de corps en avant, puis en arrière. Si cette dame est ta parente ou la mère d'une de tes amies, tu lui présentes ton front à baiser, et avant de te retirer tu lui baisses la main. Si cette dame n'est pas seule, tu fais le même salut à chaque personne que tu connais, ou un seul pour toutes celles que tu ne connais pas. Si dans ce salon se trouve une de tes amies, tu lui serres la main. Tu t'assieds sur le siège que l'on t'offre ou que l'on t'indique de prendre. Si c'est en hiver, tu tiens tes deux mains dans ton manchon, en les arrondissant, et en serrant les coudes. Si, pendant que tu es en visite une dame entre dans le salon, tu lui fais le même salut, sans te



lever, mais tu lui offres ta place si tu es près du feu ou près de la maîtresse de la maison. Lorsque tu te lèves, tu ne remets pas ton siège à sa place, et fais pour t'en aller, précisément comme lorsque tu es arrivée. Si c'est en été, tu entres avec ton ombrelle, que tu ne quittes pas ; le parapluie se laisse dans l'antichambre.

» Au bal, tu as un mouchoir, un éventail, dont tu seras embarrassée si, comme je le présume, tu es engagée pour toutes les contredanses... mais exerce-toi à faire avec naturel et simplicité toutes ces choses qui font qu'une demoiselle paraît gracieuse, bien élevée, et tu ne m'éciras plus : *Il n'y a rien au monde que je trouve plus embarrassant que des mains.* »

Voilà ma réponse à notre amie. La petite exigeante qu'elle est me demande *quatre gravures de modes*, une de plus, parce que, dit-elle, nous avons *quatre saisons* ; mais je lui réponds que le printemps n'existe pas en France, où nous sautons à pieds joints de l'hiver à l'été... et que d'ailleurs mes frères et mes cousins, qui peuvent devenir les maris de mes amies intimes, seraient bien fiers et bien heureux d'épouser des femmes élégantes, mais seraient très-fâchés d'épouser des femmes trop occupées de leur toilette. Je ne crains pas que ce soit le défaut d'Eugénie, elle a beaucoup trop d'esprit pour cela ; seulement la pauvre petite, renfermée dans son vieux château, au fond d'un village reculé, a besoin de savoir comment ses amies de Paris se tiennent, marchent, s'habillent... Mon Dieu ! si j'étais à sa place et si elle était à la mienne, je lui aurais fait la même demande !

Mais revenons à nos moutons, comme dit madame Deshoulières, et prenons notre planche II.

Le n° 1 est un alphabet gothique pour tes mouchoirs à devises.

Le n° 2 est un dessin pour albums, buvards, ou pour sachets à gants, à mouchoirs. On peut le grandir et le rélargir en

continuant le milieu de chacun des côtés. Ce dessin se brode sur velours ou sur cashmir ; il s'exécute avec deux ganses cousues l'une à côté de l'autre : une ganse bleue en soie et l'autre en argent, ou bien un point de chaînette faits en cordonnet de soie bleue et l'autre en fil d'argent.

Le n° 3 est la moitié d'une marmotte qui se brode sur organdy, au crochet ou en points de chaînette. Les quatre raies qui entourent cette marmotte se brodent de même. Elle se garnit d'un tulle haut de deux centimètres, légèrement froncé aux pointes. Elle se double, si l'on veut, de gros-de-Naples bleu, blanc ou rose, cela la rend plus chaude, et des deux côtés des oreilles on place deux rosettes de ruban pareil à la doublure. Si l'on se coiffe en tire-bouchons à l'anglaise, on attache sa marmotte avec deux longues épingles qui passent dans les cheveux ; si l'on est en bandeaux, on ajoute un ruban sous la marmotte, à l'endroit où se trouve la rosette, et on noue ce ruban sous le menton. De cette manière, les deux pointes de la marmotte tombent comme les barbes d'un bonnet.

Le n° 4 est le dessin d'un col à la chevalière qui se brode sur organdy, en points de chaînette ou au crochet, ou bien ce col se taille double, en jaconas, et se brode double en points arrière. Le point arrière qui entoure ce col sert à réunir le dessus au dessous. Ce col ne se garnit pas.

Le n° 5 est le dessin d'une manchette qui se fait comme le col. Ce col et cette manchette vont très-bien sur une robe de drap ou de mérinos façon amazone.

Le n° 6 est un coin de mouchoir. La devise, une rose avec ces mots : *Moins elle se montre, plus elle est belle*, fut faite pour madame de la Vallière par madame de la Fayette. Elle est jolie, cette devise, elle te ressemble.

Le n° 7 est un autre coin de mouchoir. Celui-ci n'est pas pour toi : un bras armé d'une épée nue, avec ces mots : *Pour le*



*roi, souvent ; pour mon pays, toujours !* mais tu le broderas sur les foulards de ton père ou de ton frère ; car qui n'a pas un parent dans l'armée ou dans la garde nationale ? Cette devise était celle du grand Condé.

Pour les n<sup>os</sup> 8, 9 et 10, achète une feuille de carton de 30 centimes, du gros-de-Naples violet, 21 centimètres ; autant de velours violet ; 130 centimètres de ganse d'or, ronde, un petit bouton en or. Taille un morceau de carton depuis les chiffres 9 et 21 jusqu'aux chiffres 35 et 21 ; prends un canif bien affilé ; à partir du chiffre 22, fends l'épiderme du carton en suivant cette ligne transversale.

N<sup>o</sup> 8. Prends le gros-de-Naples, taille-le semblable en tout à ce modèle, en laissant 1 centimètre de rempli tout autour ; prends le velours, taille-le semblable en tout au gros-de-Naples, bâtis les remplis tout autour ; fais, en partant des chiffres 9, 22, 35, 21 et 21, un surjet pour réunir le gros-de-Naples au velours ; introduis au milieu de cette espèce de sac le morceau de carton, de manière à ce que le côté que tu as coupé avec ton canif se trouve placé du côté du velours ; achève le surjet pour réunir ensemble la pointe de gros-de-Naples et celle de velours, et afin d'arrêter le carton à sa place, à partir du chiffre 9 jusqu'au chiffre 21, passe un point sur le velours en traversant le gros-de-Naples.

N<sup>o</sup> 9. Taille sur ce modèle deux goussets en gros-de-Naples et deux en velours, en laissant 1 centimètre de rempli tout autour ; bâtis ces remplis l'un sur l'autre. Plie en deux le n<sup>o</sup> 8, de manière à ce que le velours soit en dessus et que le chiffre 35 arrive sur le chiffre 9, le chiffre 21 sur le chiffre 21 ; couds à surjet, en fronçant un peu le bas, ces goussets n<sup>o</sup> 9 aux deux côtés du n<sup>o</sup> 8 ; couds ta ganse d'or tout autour du modèle n<sup>o</sup> 8, en passant sur la ligne transversale qui se trouve devant le chiffre 22 ; bien entendu que le haut du gousset n'a pas de ganse.

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant à la pointe du haut de ce n<sup>o</sup> 8 tu tournes ta ganse pour en former une boucle dans laquelle doit entrer le bouton d'or, que tu couds sur le velours en traversant le carton et le gros-de-Naples.

Le n<sup>o</sup> 10 est ce portefeuille. Si tu veux l'embellir, tu brodes un chiffre au milieu de cette pointe, voire même une devise, des armes, une couronne.

Le n<sup>o</sup> 11 est une coiffure formée de roses et d'une barbe de dentelle blanche. Cette coiffure ne peut convenir qu'à une jeune mère ou à une jeune mariée ; mais voilà comment tu pourrais t'en arranger : tes cheveux seraient relevés de même ; tes fleurs seraient des camélias blancs ou roses, sans feuillage, ou des branches de bruyère ; cela va avec toutes les couleurs de robes. Ces fleurs seraient naturelles, et tu les monterais sur un fil d'archal, les premières en demi-guirlande, les dernières en grappes. Tu placerais ces fleurs sur le côté gauche, où elles cacheraient le bout de ta tresse et tomberaient presque sur ton cou. Tu pourrais encore acheter un mètre de ruban de velours noir, ponceau ou bleu, ou de ruban de gaze bleue, ponceau ou rose, large de 6 centimètres, 15 centimètres de canetille bleue, ponceau ou rose ; avec le ruban tu formerais sur cette canetille des boucles semblables à celles de cette barbe de dentelle, et tu terminerais cette espèce d'agrafe de ruban par deux bouts inégaux qui retomberaient l'un sur l'autre.

Mon Dieu ! pour se créer une toilette de bal, que de temps, que d'esprit on dépense quand on ne veut pas dépenser beaucoup d'argent ! Si l'on habite une petite ville où les mêmes personnes se rencontrent, c'est encore un autre inconvénient, il faut changer de toilette ; à Paris, ce n'est pas nécessaire : si vous en avez une qui vous sied, ne la quittez pas ; tout le monde vous en saura gré. Voyons si je pourrai t'éviter quelque dépense de temps, d'argent et d'esprit.



Voici une toilette que tu pourras varier.

Fais trois jupes de mousseline blanche formées chacune de trois lés de cinq quarts de large, ornées chacune d'un ourlet haut de 10 centimètres. La première tombant assez bas, la deuxième retombant 10 centimètres au-dessus de l'ourlet de la première, la troisième retombant 10 centimètres au-dessus de l'ourlet de la deuxième. Corsage à pointe doublé de percaline; manches courtes ornées de trois plis de 2 centimètres chaque, espacés entre eux d'un centimètre. Trois Berthes ornées chacune d'un ourlet de 2 centimètres, la première tombant très-bas, la seconde 1 centimètre au-dessus de l'ourlet de la première, la troisième 1 centimètre au-dessus de l'ourlet de la deuxième. Ces trois Berthes cousues ensemble du haut sur un passe-poil, et attachées autour du corsage avec des épingles; les cheveux en bandeaux; un diadème à la Cérés en feuillage satin et velours vert; la Berthe fermée par une agrafe de feuillage pareil.

Ou bien à la couture qui, sur le côté droit, réunit le lé de devant à l'un des lés de derrière, relève les ourlets avec une touffe de roses sans feuillage; la Berthe fermée par une touffe pareille. Tes cheveux en bandeaux, et de chaque côté de ta tête, une touffe de roses attachée à ta tresse.

Ou bien des deux côtés de tes trois jupes, les ourlets relevés par des rosettes de satin bleu, blanc, ou rose; la Berthe fermée par une semblable rosette; autour de ta tresse une couronne de plus petites rosettes.

Ou bien une robe de gros-de-Naples blanc, bleu, ou rose, au bas un ourlet de 10 centimètres, Berthe pareille; pour coiffure une demi-guirlande de roses blanches... Songe que robes et demoiselles, plus elles sont simples plus elles sont jolies; il n'y a que les vieilles robes et les coquettes que l'on couvre d'ornements, croyant par là les embellir. Adieu, ma chère; danse beaucoup et amuse-toi bien!

J. J.

## Éphémérides.

Février est parmi nous, comme tout le monde le sait, le nom du second mois de l'année, à commencer par janvier. Il n'a que 28 jours dans les années ordinaires, et 29 dans les bissextiles, à cause d'un jour intercalaire qu'on y ajoute.

On écrivait autrefois febvrier, et cette orthographe approchait davantage du mot latin *februarius*, à qui Festus donne les deux origines suivantes. Le peuple romain faisait des sacrifices pendant les douze derniers jours de l'année, pour se purifier et pour demander aux dieux le repos des âmes de ceux qui étaient décédés; et comme ces sacrifices et ces purifications étaient appelés *februa*, on nomma le mois où l'on faisait ces sacrifices et ces purifications *februarius*.

La seconde étymologie du mot février peut venir de ce que ce mois était consacré à Junon, que les Romains appelaient *Februata*, c'est pourquoi ils l'honoraient d'un culte particulier pendant le mois de février. *Februarius* peut encore venir de ce que dans ce mois on faisait des sacrifices sur les tombeaux, et que, par le moyen de ces solennités funèbres, l'on purifiait le temps.

Le mois de février n'était point dans le calendrier de Romulus; il fut ajouté par Numa Pompilius, et précéda janvier jusqu'au temps où les décemvirs ordonnèrent qu'il deviendrait le second mois de l'année.

Le soleil, durant la plus grande partie de ce mois, parcourt le signe du verseau, et vers la fin entre au signe des poissons.

## MOEURS ET COUTUMES.

28 février 1280. Ordonnance royale qui fixe le traitement du roi des ribauds.

Philippe-Auguste, pour asûreté de sa vie,



menacée, dit-on, par les assassins du Vieux de la Montagne, ou plutôt par une troupe de jeunes gens que Richard, roi d'Angleterre, faisait élever dans l'art de braver la mort, en assassinant tous ceux qu'il leur désignait, s'entoura d'hommes courageux, propres à défendre sa personne. Ces hommes furent nommés *les ribauds*; ils étaient armés de massues, veillaient jour et nuit auprès de la personne du roi, et, au premier signal, assommaient les gens. Leur chef, qui portait le titre de *roi des ribauds*, avait divers emplois et prérogatives; il conduisait ses *ribauds* à la guerre, lorsque le roi s'y trouvait. A Paris il se tenait à la porte du palais, et n'y laissait entrer que ceux qui en avaient le droit; il jugeait des crimes commis dans l'enceinte du séjour du roi, et pour l'ordinaire il mettait ses propres jugements à exécution. Dans la suite, son emploi se borna à celui de bourreau: il exécutait les sentences du prévôt du palais. Philippe II, dit le *Hardi*, dans une ordonnance donnée à Vincennes, le 23 février 1280, fixa le traitement du *roi des ribauds* à six deniers de gage et une provende, et quarante sous pour robe et un valet à gages.

### Mosaïque.

Selon une superstition qui existe en Pologne, chaque mois de l'année est soumis à l'influence d'une pierre précieuse, et chaque personne est soumise à l'influence du mois dans lequel elle est née. Aussi, entre amis, et surtout entre fiancés, on se donne mutuellement, le jour de naissance, des bijoux ornés de la pierre *prédestinée* du mois, et les souhaits qui accompagnent ce présent aident, dit-on, à l'ac-

complissement des promesses du talisman.

Ainsi, en *janvier*, on s'offre le *grenat* ou l'*hyacinthe*, qui signifie loyauté sans bornes, fidélité inviolable dans toutes les relations de la vie.

En *février*, l'*améthyste*, qui préserve des passions violentes, et maintient la paix du cœur.

En *mars*, le *jaspe sanguin*, emblème du courage dans le danger et de la persévérance dans les entreprises difficiles.

En *avril*, le *diamant* ou le *saphir*, qui signifie l'innocence de l'âme ou le repentir après une faute.

En *mai*, l'*émeraude*, qui annonce le bonheur dans les affections.

En *juin*, l'*agate*, signe d'une santé inaltérable.

En *juillet*, la *cornaline*, symbole de l'oubli des chagrins qu'on peut avoir reçus des personnes aimées.

En *août*, la *sardoine*, qui présume un bonheur durable.

En *septembre*, le *chrysolithe*, qui met en garde contre les actions folles ou les démarches inconsidérées.

En *octobre*, l'*opale*, image de l'âme qui ne pâlit point dans l'infortune.

En *novembre*, la *topaze*, symbole de la constance dans l'amitié.

En *décembre*, la *turquoise* ou la *malachite*, qui promet la réalisation des plus chères espérances.

Baronne d'ESSE.

Les femmes ne sentent nulle part le besoin d'être supérieures aux hommes.

Tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux; le calcul dans la conduite de la vie doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions.

M<sup>me</sup> DE STAEL.